

LE DOSSIER

LE DOSSIER

Art contemporain à Rennes

- 9 *Le Frac « deuxième génération »*
- 14 René Jouquand *Fermeture ou fusion de La Criée ? L'adjoint calme le jeu*
- 16 *La démission de Larys Frogier*
- 17 Catherine Elkar *Ne pas confondre le Frac et la Criée*
- 18 Standards *Partons de République*
- 21 Christophe Viart *Les arts plastiques à Rennes 2 : une filière en vue*
- 25 Philippe Hardy *L'école de des beaux-arts à l'heure européenne*
- 29 *Grâce à la commande publique et au 1 % artistique Une forêt d'œuvres à ciel ouvert*
- 36 *Rennes, capitale de la critique d'art*
- 39 Nicolas Combes *Au Blossne, 40 panneaux pour scruter le « sens commun »*
- 43 Catherine Guy *C'est dans le quartier que l'œuvre rencontre la réalité*
- 45 Bernard Boudic *Les artistes d'« Au bout du plongeur » font revivre Tizé*
- 49 Claude Schopp *À Maurepas, un musée éphémère avant démolition*
- 52 Christine Barbedet *L'artiste Yves Trémorin rayonne à partir de Rennes*
- 54 Raphaële Jeune *« Une ville crée de la valeur quand elle est audacieuse »*
- 57 Patrice Goasduff *Une nouvelle scène artistique rennes émerge*
- 61 Serge Bouvier *Ce qu'Alignement du XXI^e siècle apprend aux collégiens*
- 67 Georges Guitton *La photographie : territoire foisonnant mais dispersé*
- 70 Georges Guitton *Les Ateliers de Rennes, troisième édition à l'automne 2012*
- 73 Georges Guitton *La galerie 40mcube cultive l'avant-garde*
- 75 Georges Guitton *Le Musée dans l'attente d'un nouveau souffle*
- 77 Georges Guitton *Lendroit Éditions*
- 79 Georges Guitton *Oniris*
- 81 Thierry Nectoux *Cahier photos*

ART CONTEMPORAIN :
LES ATOUTS
DE 2012
À RENNES





Une image du nouveau bâtiment du Frac à proximité de l'*Alignement* d'Aurélié Nemours, à Beauregard. Image Odile Decq – Labtop

Le Frac « deuxième génération » arrive à Beaugard

RÉSUMÉ > Au cours du printemps 2012, le Fonds régional d'art contemporain (Frac) de Bretagne rejoindra le quartier de Beaugard pour prendre possession d'une nouvelle structure de plus de 3 800 m², à la hauteur de ses ambitions. L'architecture d'Odile Decq a été pensée à l'échelle d'un projet régional, outil de conservation et de diffusion des arts visuels contemporains. Rencontre avec sa directrice Catherine Elkar qui évoque aussi le rapprochement avec la Criée souhaité par la Ville de Rennes.

TEXTE > CHRISTINE BARBEDET



« Symboles de la décentralisation culturelle en matière d'art contemporain, les Fonds régionaux d'art contemporain, associations créées en 1982, sont aujourd'hui identifiés comme des acteurs essentiels de la politique d'aménagement du territoire menée par l'État et les Régions », écrit Jean-Pierre Placade, sénateur de Haute-Garonne, dans son rapport d'information sur le marché de l'art contemporain en France, déposé au sénat en octobre dernier. « Les Frac ont deux missions principales: le soutien de la création contemporaine, dans le domaine des arts plastiques, par l'enrichissement de leurs fonds d'œuvres d'art et par la sensibilisation du public aux formes contemporaines des arts plastiques ». Un mailage dans l'Hexagone de 22 Frac, cofinancés par l'État à hauteur de 51 % et par les Régions, à hauteur de 46 %. Ajoutons les Frac de Corse et de Martinique qui ne reçoivent pas de subventions du ministère de la Culture. « Fin 2010, ces structures étaient dotées d'un patrimoine de près de 25 000 œuvres, représentant près de 4 850 artistes. Les artistes français représentant 56 % des œuvres achetées ».

Une mission de soutien à la création contemporaine.





4 000 œuvres, 500 artistes

Le Frac Bretagne, créé en 1981, fut « précurseur de ce réseau national de soutien à la création contemporaine inscrit dans la politique de décentralisation culturelle ». Il est fort de quelque 4 000 œuvres, représentant 500 artistes.

Les politiques d'acquisition des Frac ont souvent été stigmatisées comme répondant à des effets de mode du microcosme de l'art, avec ses artistes « officiels ». « Il a été dit que les Frac achetaient tous la même chose et qu'on pouvait en dresser la « playlist » : Buren, Boltanski, Le Gac, Morellet... c'est en partie vrai, mais reconnaissons qu'il s'agit là d'artistes majeurs pour notre pays. Il était important aux moments de la fondation de nos institutions, de faire ces acquisitions », explique Catherine Elkar, directrice du Frac Bretagne.

« Aujourd'hui, l'inverse nous est reproché. Le nombre d'artistes achetés pour la première fois, est un chiffre très important qui nous a valu, en interne, le feu des critiques ». Et Catherine Elkar d'insister sur la nécessité de soutenir une scène française. « Nous faisons en sorte que l'enrichissement du patrimoine contemporain national soit cohérent et non pas redondant et, en même temps, nous travaillons sur notre spécificité régionale avec des projets que nous menons avec nos partenaires, en regardant aussi la création des jeunes artistes sortis des écoles d'art et en visitant les ateliers. Nous avons la chance en Bretagne d'avoir un tissu riche d'artistes, de lieux de formation et de lieux de diffusion ».

Les trente bougies des Frac en 2013

À l'été 2013, le trentième anniversaire des Frac de France sera l'occasion de mesurer la force de leur travail de terrain et « souterrain », précise Catherine. « Nous serons à la fois inscrit dans un réseau national et un réseau régional. Pendant cette période touristique pour la région Bretagne, nous organiserons des parcours d'art contemporain pour nos visiteurs de l'été. » Ce sera aussi l'occasion pour ces derniers de découvrir le nouvel écrin du Frac Bretagne. Car une nouvelle phase de développement arrive. L'ouverture de Frac de « deuxième génération », comme celui de Rennes, signe l'heure d'équipements à la visibilité accrue.

Au printemps 2012, le Frac Bretagne quittera donc Châteaugiron pour rejoindre le quartier rennais de Beau-regard et y prendre possession d'une nouvelle structure de

plus de 3 800 m², à la hauteur de ses ambitions. Une architecture pensée à l'échelle d'un projet régional, comme un outil de conservation, de diffusion et de connaissance de l'art contemporain, qui fait face à l'œuvre monumentale d'Aurélien Nemours, *L'Alignement du XXI^{ème} siècle*. Tout un symbole ! « L'équipement conçu par l'agence OBDC – Odile Decq Benoît Cornette – ménage bien des surprises. À l'intérieur d'une boîte noire, un bloc monolithique, fendu en deux parallélépipèdes par une percée verticale qui ouvre sur l'intérieur, Odile Decq a privilégié la lumière et les circulations », commente Catherine Elkar.

Les trésors du sous-sol

Pas question pour l'équipe de muséifier sa collection, mais de la faire vivre pour lui donner « tout son éclat ». « Nous n'avons pas souhaité organiser une exposition permanente. Le permanent, ce sont nos réserves aménagées au sous-sol. Sous certaines conditions, nous souhaitons les rendre visibles au public, pour qu'il y ait toujours ce lien avec les collections. Nous voulons accueillir nos partenaires de la diffusion devant les œuvres pour en parler. Nos réserves sont le corps vivant du Frac. La vie du Frac, ce sont toutes les expositions et les animations qui se dérouleront dans le nouveau bâtiment. » Dotée d'une salle de 500 m² d'un seul tenant, d'une salle de 400 m² et d'un espace de 100 m², la configuration de la structure doit permettre d'articuler des expositions de format et de périodicités différentes : « Tout a été pensé comme de grands plateaux modulables selon les projets ». De la même façon, l'équipe a été attentive au développement d'outils pédagogiques adaptés. « La superficie de la documentation est triplée et un espace spécifique est dédié au jeune public. Deux salles sont consacrées au service éducatif pour permettre l'expérimentation et l'accrochage, et mener des ateliers ».

Et Catherine Elkar d'ajouter : « C'est un musée du 21^e siècle avec une notion d'ouverture et une collection toujours en mouvement ». Défi à relever et pas des moindres : faire vivre un tel lieu avec une équipe qui de 15 passera à 23 personnes à l'ouverture.

Une exposition cet été pour l'ouverture

Le premier temps fort, proposé dès le début de l'été 2011, est une exposition d'ouverture imaginée pour « ren-

« Nous avons la chance en Bretagne d'avoir un tissu riche. »

« Un bloc monolithe fendu par deux parallélépipèdes. »

Vue d'artiste du futur Frac à Beauregard, un cube noir derrière l'Alignement d'Aurélié Nemours. Image Odile Decq – Labtop



dre sensible les lignes de force de la collection et une façon d'agir sur un territoire ». Une volonté de réaffirmer les principes qui relient la programmation de ce nouveau lieu à sa collection, « le cœur vivant de l'institution ». « Les expositions qu'elles soient monographiques ou thématiques, auront comme points d'origine ou comme finalité la collection. Ce lien organique est important ». La diffusion de la collection du Frac se fait dans toute la Région Bretagne. Chaque année la structure organise entre 15 et 20 expositions et 50 à 60 accrochages réalisés par le service éducatif dans le milieu scolaire et médico-social. « En édition et coédition, nous participons à une quinzaine de projets par an. Pour les conférences, nous en organisons entre dix et vingt chaque année ». Et de citer des partenariats avec la ville de Pontivy, Saint-Briac, le Centre Hospitalier de Cornouaille à Quimper...

Outil régional, le Frac Bretagne a largement contribué à l'émergence d'un réseau régional d'art contemporain. « Nous avons donné naissance au projet du centre d'art contemporain du Domaine de Kerguéhennec où nous avons posé les nouvelles bases d'un travail avec les artistes, invités à venir créer pour un lieu, avec des exposi-

tions monographiques d'envergure internationale qui nous ont permis d'acquérir des pièces majeures, dans la collection ». Et de citer la naissance du Quartier de Quimper, de la galerie du Douven à Locquémeau...

Partenaires de la Biennale de Rennes

Autre grande entrée de la programmation à venir de cet outil régional, la volonté de renvoyer l'ascenseur à nombre de partenaires de la région qui ont jusqu'à présent accueilli les expositions du Frac. Citons les musées, les centres d'art, les collectivités, les associations... « Sur des projets pertinents, le Frac s'associera, au travers de ses espaces, en donnant une ampleur nationale voire internationale à certains des projets portés par nos collègues. Au premier rang desquels, il y a la Biennale d'art contemporain de Rennes ».

La directrice souligne l'importance pour les acteurs rennais mais aussi régionaux de se mobiliser devant un tel événement, dû à « une initiative privée généreuse ». « On voit bien par exemple comment une manifestation comme Estuaires, à Nantes, a su fédérer les grands outils de diffusion artistique. » Et de citer d'autres partenariats possibles avec le centre d'art Passerelle à Brest. « Nous

« Les artistes sont les derniers aventuriers de la société. »





nous sommes associés, l'an dernier, pour accueillir deux grandes expositions, en lien avec le centre d'art contemporain de Moscou, dans le cadre de l'année France-Russie. Faire écho et donner de la résonance à nos partenaires est un axe fort de nos actions futures ».

Appelé à travailler avec la plupart des structures d'art contemporain de la région, le Frac jouant le rôle d'observatoire, peut favoriser la synergie entre les projets. « Nous ne sommes qu'un maillon de la chaîne, il est important de travailler en maillage avec nos collègues, avec des structures d'envergure différentes. Par exemple, j'ai participé dernièrement au comité des résidences d'artistes à Pont-Aven, c'est important pour le rayonnement de notre région que d'autres artistes d'autres régions tissent des liens avec les artistes implantés en Bretagne ».

La pédagogie au cœur du Frac

À côté de la diffusion, la pédagogie de l'art est l'autre mission du Frac. Elle vise à favoriser la compréhension de l'art contemporain. « Les artistes sont les derniers aventuriers de notre société. » Chaque projet d'exposition avec un partenaire donne lieu à une façon de sensibiliser le public qui est adaptée au contexte. « Nous essayons de rester ouverts et réactifs. » Tout en évitant les malentendus fréquents en matière d'art contemporain. Il s'agit aussi « d'expliquer ce qu'est une œuvre, un artiste... ce qu'il peut et ne peut pas faire. » La démarche consiste souvent à « adapter la proposition de l'artiste tout en restant exigeants sur le plan artistique. Il y a par exemple des lieux où ne nous pouvons pas présenter les œuvres. Nous devons veiller à préserver l'intégrité matérielle des œuvres et à respecter le projet des artistes. Ainsi naviguons-nous à l'intérieur de cette double mission de collection et de diffusion. Et parfois, c'est antinomique ».

Pour Catherine Elkar, les Frac restent des outils exceptionnels, organisés collectivement au sein de l'association Plateforme. « Cette association nous permet de diffuser les œuvres à l'étranger où le modèle des Frac suscite beaucoup d'intérêt. On a souvent parlé d'exception française et ces outils de décentralisation et de démocratisation artistiques, mis en place par des politiques bien inspirées, sont toujours valides trente ans plus tard ».

Le « syndrome de Pont-Aven »

« Dès 1981, les fondateurs du Frac Bretagne ont réfléchi aux principes de développement et d'enrichissement de la collection en fonction du contexte de la région Bretagne, sa place dans l'art contemporain et sa relation avec les autres régions et en particulier, Paris sur laquelle se focalisait toute l'actualité artistique », explique la directrice Catherine Elkar. Soulignons un point majeur : « Notre région a été marquée par la présence d'artistes importants, à la fin du 19^e siècle, et le traumatisme est fort de ne pas avoir su en garder quelques œuvres marquantes. J'appelle cela le "syndrome de Pont-Aven" ».

L'intuition géniale des premiers membres du comité technique était de se dire que la Bretagne n'avait pas de musée d'art contemporain et pas de collections publiques d'art contemporain. Que voyait alors le public dans les salles consacrées au 20^e siècle, dans les musées des Beaux-Arts ? « Des œuvres éparées qui émaillent le siècle, souvent en provenance du dépôt du Fonds national d'art contemporain, mais rien qui ne soit susceptible de former une histoire cohérente de la création artistique depuis la Seconde guerre ».

L'idée est alors d'enraciner la collection du Frac Bretagne dans les années 1950, avec deux moments clefs. L'un autour de la personnalité de Charles Estienne, critique d'art d'origine brestoise, proche de Pierre Soulages et Pierre Tal-Coat, qui défendait une forme d'abstraction lyrique avec de jeunes artistes comme Jean Degottex, René Du villier, Simon Hantaï, Charles Lapique... « Charles Estienne a souvent proposé à ces artistes un voyage en Bretagne, sur ses propres terres du Finistère nord ». L'autre temps fort s'articule autour des affichistes Jacques Villeglé et Raymond Hains, nés en Bretagne en 1926, des figures majeures du Nouveau Réalisme. Ces deux piliers historiques ont permis de planter le décor et d'organiser la collection du Frac. Autour de Charles Estienne, entre abstraction et paysage : « De l'abstraction lyrique, paysagiste, nuagiste à une abstraction plus froide, monochrome et une attention au paysage de l'autre, sous toutes ses formes aussi, avec tous les supports utilisés aujourd'hui, de la peinture à la sculpture, en passant par la vidéo et la photographie ». Autour de Hains et Villeglé, avec une approche de la société d'aujourd'hui, sur le thème « Mon atelier, c'est la rue », cher à Jacques Villeglé.

« Notre mission est pédagogique. Elle vise à favoriser la compréhension de l'art contemporain. »

Au départ, l'idée fut « d'enraciner la collection du Frac Bretagne dans les années 1950 ».

Catherine Elkar, la directrice du Frac Bretagne. Photo Emmanuel Pain

Une avant-garde bretonne ?

« C'est peut-être dans cette veine-là que l'on peut parler d'une spécificité bretonne ». Catherine Elkar évoque l'exposition, organisée fin 1998 par le Frac Bourgogne, intitulée : « L'avant-garde est-elle bretonne ? ». Un état d'esprit repéré alors autour de neuf artistes de Bretagne « sur la question du rapport de l'artiste à l'espace commun, à la collectivité, notamment par une attention constante à l'image et à ses modes de production dans la société contemporaine. Citons Jacques Villeglé, Raymond Hains, Gilles Mahé, Jean-Yves Breilivet, Pascal Rivet, Yves Trémorin, Yvan Le Bozec, Jean-Philippe Lemée, David Zerah, « tous artistes vivant en Bretagne, avec un sens de l'humour et des œuvres remarquables ».

Neuf artistes masculins... Est-ce à dire que les artistes femmes non ni le sens de l'humour ni la capacité de produire des œuvres remarquables ? Si le sexe ou le genre n'est pas un critère d'achat des œuvres, on notera au passage que la gente féminine souvent sur-représentée dans la médiation artistique, l'est en revanche très peu dans la famille des artistes. Sur les 75 œuvres acquises en 2011, moins de 10 étaient œuvres de femmes.

Chaque acquisition faite par le Frac aujourd'hui se fait au regard de toute la collection. « Nous pouvons acquérir une œuvre d'un très jeune artiste, car il peut être très intéressant de la présenter avec une œuvre d'un artiste plus renommé. » Toute exposition permet de re-questionner la collection et de tenter des rapprochements inédits.

Les Amis du Frac Bretagne

L'association Les Amis du Frac Bretagne, présidée par Anne-Marie Conas entend participer au développement du Frac Bretagne et contribuer à l'enrichissement de la collection ; soutenir le programme d'expositions et de diffusion de la collection ; participer au rayonnement du Frac ; élargir le public de l'art contemporain. L'association propose des visites privilégiées des expositions organisées par Frac, des rencontres avec les acteurs de l'art contemporain, des visites d'ateliers d'artistes, des voyages...





Fermeture ou fusion de La Criée ? L'adjoint calme le jeu

RÉSUMÉ > La municipalité souhaite un rapprochement actif entre son centre d'art La Criée et le nouveau Frac. L'information a fait l'effet d'une douche froide dans le milieu concerné: fusion de la Criée avec le Frac ? Disparition pure et simple de la Criée ? Les hypothèses vont bon train. La démission en décembre du directeur de la Criée, Larys Frogier, a confirmé le malaise. Dans l'interview ci-dessous, René Jouquand, l'adjoint rennais délégué à la Culture calme le jeu : oui, une coopération est souhaitée avec le nouveau Frac mais pas question de mettre en cause l'existence de la Criée. La mairie se donne deux ans de réflexion pour fixer les choses.



PROPOS RECUEILLIS PAR > **CHRISTINE BARBEDET**



PLACE PUBLIQUE > Parlons de l'affaire de la Criée.

Ce centre d'art contemporain municipal va-t-il rejoindre la future Brasserie Saint-Hélier comme c'était prévu ? Va-t-il disparaître ?

RENÉ JOUQUAND > C'est un dossier assez complexe. En premier lieu, il faut réaffirmer le choix de la Ville, déjà ancien, mais toujours avec la même vigueur, de porter La Criée, centre d'art aujourd'hui municipal. Il faut qu'il puisse y avoir création artistique à Rennes. Pour cela, il faut faire vivre un certain nombre d'outils et de dispositifs. Un centre d'art à Rennes, lieu de production d'œuvres, lieu de travail pour des artistes d'ici et d'ailleurs porteurs de projets qui amènent à coopérer avec d'autres centres d'art en Europe ou dans le reste du monde, lieu d'exposition ouvert à tous les publics : ce rôle joué par La Criée n'est absolument pas remis en question.

PLACE PUBLIQUE > Ce qui est remis en cause est son déménagement à La Brasserie Saint-Hélier ?

RENÉ JOUQUAND, dans son bureau de l'hôtel-de-ville. Derrière lui, une œuvre photographique issue du Fonds communal d'art contemporain : *En touto nika*, d'Angélique Lecaille (2008).

RENÉ JOUQUAND > Il devait y avoir une implantation de La Criée à La Brasserie, pour développer ce projet de centre d'art dans des espaces plus vastes. Chacun comprend que c'est obligatoirement un budget augmenté. Nous étions sur ce schéma. Mais par ailleurs, le Frac Bretagne arrive sur le territoire rennais porté par deux acteurs principaux que sont la Région et l'État.

PLACE PUBLIQUE > Pas la Ville de Rennes ?

RENÉ JOUQUAND > Non pas la Ville comme porteur de projet. En revanche, la Ville a participé de manière significative aux premières phases, en particulier sur le foncier et dans l'investissement. Certains pourront reprocher à la Ville de ne pas être à la hauteur souhaitée, mais notre participation a été actée avant l'actuel mandat municipal, sur la base d'un forfait Ville établi sur les estimations originelles. Le budget d'investissement a connu des dépassements significatifs. Les deux partenaires ont appelé la Ville à bouger. Celle-ci a tenu à respecter ses engagements premiers.

PLACE PUBLIQUE > Et sur le fonctionnement ?

RENÉ JOUQUAND > Ce Frac de nouvelle génération avec d'autres fonctions, devient en particulier un lieu d'exposition des œuvres, ce qui demande des budgets importants et une infrastructure en personnel développée. La Ville est naturellement sollicitée pour devenir partenaire. Il est difficile de répondre négativement, même si c'est le cas dans d'autres régions pour d'autres Frac, où les collectivités locales ne participent pas au budget de fonctionnement. La Ville, car elle entend être présente dans ce champ de l'art contemporain, ne souhaite pas se dédouaner. Partie prenante du Frac Bretagne, il nous faudra cependant voir comment mettre cet établissement en synergie et en complémentarité avec notre propre centre d'art contemporain. Ce sont deux outils qui sont dans la même ville et qui travailleront, pour partie, avec les mêmes publics et sur le même territoire. Les projets doivent se compléter, s'articuler. Notre souhait, c'est de répondre positivement aux sollicitations, de la Région et de l'État mais dans un dispositif qui amène à une coopération renforcée entre la Criée, centre d'art, et le Frac. Nous souhaitons, mettre en place des partenariats, des mutualisations, par exemple sur le volet éducatif. Nous nous donnons deux ans pour réfléchir à ces modes partenariaux.

PLACE PUBLIQUE > Cela veut dire perte d'autonomie pour La Criée ?

RENÉ JOUQUAND > Ces questions d'autonomie et de liberté d'action sont évidemment des questions centrales. Nous tenons à qu'il y ait un centre d'art, avec son autonomie. La question c'est de savoir quel mode de gouvernance adopter pour que La Criée ne perde pas son autonomie en matière de production et de création, et s'inscrive dans un projet pour l'art contemporain, sur la ville et le bassin rennais en complémentarité avec les nouvelles missions du Frac.

PLACE PUBLIQUE > Et l'espace brasserie Kronenbourg Saint-Hélier ?

RENÉ JOUQUAND > Dès lors, il importe de savoir comment on joue au mieux la question des lieux. Nous étions sur la perspective d'une double mutation : d'une part celle de La Criée et de l'autre, celle du Frac. Dans ce système de coopération renforcée avec le Frac, l'une des questions majeures réside dans la question du ou des lieux de travail de la Criée. En effet, nous ne renonçons pas à La Brasserie qui offrira un espace de 700 m² destiné à devenir un lieu d'exposition. Mais il ne serait pas exclusivement réservé au centre d'art Criée. Nous souhaitons profiter des atouts de ce lieu pour répondre à un besoin dans la ville pour de grandes expositions. Pour des expositions temporaires du Musée des Beaux-Arts. Pour la Biennale d'art contemporain. Pour la photographie et ses grands rendez-vous d'octobre. Pour des festivals comme EletroniK... La Brasserie reste un lieu destiné à accueillir des grandes expositions d'art visuel.

PLACE PUBLIQUE > Quel mode de gestion envisagez-vous ?

RENÉ JOUQUAND > Nous sommes sur une ouverture en 2016-2017, dans un bâtiment qui doit faire l'objet d'un projet de réhabilitation et d'aménagement. La réflexion n'est donc pas complètement aboutie.

PLACE PUBLIQUE > Qu'est-ce qui fait objection à cette démarche ?

RENÉ JOUQUAND > C'est peut-être la peur. Peur de perdre son autonomie ou sa liberté. Il y a aussi la crainte de voir disparaître le centre d'art, comme c'est le cas actuellement dans d'autres villes, pour des raisons budgétaires. Mais, bien évidemment, telle n'est pas l'intention de la Ville de Rennes.

« Nous nous donnons deux ans pour réfléchir »

« La Brasserie reste un lieu destiné à accueillir des grandes expositions d'art visuel. »





PLACE PUBLIQUE > Comment expliquez-vous le départ de Larys Frogier, directeur de La Criée.

RENÉ JOUQUAND > Quand j'ai engagé cette réflexion, la première personne que j'ai consultée, c'était lui, le directeur de la Criée. De lui-même, il considérait que ces outils devaient pouvoir évoluer et qu'on ne pouvait pas continuer à rester sur un modèle qui a prévalu, il y a une quinzaine d'années. Il estimait que de se remettre en question et en perspective était important. Comme il a pu nous en entretenir, son départ n'est pas seulement lié à un désaccord, mais aussi à une très belle opportunité qui se présentait à lui.

La démission de Larys Frogier

Directeur de la Criée depuis douze ans, Larys Frogier a annoncé son départ le 9 novembre 2011 par un laconique communiqué de presse. S'agit-il d'un limogeage, comme certains le pensent ? D'une démission liée à un désaccord avec la ville ? Ou de l'opportunité pour Larys Frogier d'occuper un nouveau poste prestigieux à Shanghai ? La réunion des deux dernières hypothèses sont les plus probables. Officiellement, on ne saura rien. L'intéressé lui-même, par choix et par tempérament, a cultivé la plus grande discrétion dans cette affaire qui suscite émotion et regret tant le travail de Larys Frogier était apprécié des connaisseurs. Tout juste s'est-il exprimé dans *Ouest-France* quelques jours avant son départ de Rennes, le 16 décembre. Il explique d'abord sa satisfaction d'occuper à compter du 1^{er} janvier le poste de directeur du Rockbund art museum de Shanghai. S'il n'est pas parti en « claquant la porte », Larys Frogier reconnaît toutefois que pour lui « l'année 2011 a été très éprouvante. Le

Frac a toute sa place bien sûr à Rennes, mais l'idée de mutualisation-fusion avec La Criée, est une forme de repli, et non une manière d'innover en termes de créativité ». Il regrette « une rupture entre le politique et l'artistique », une « gestion administrative et financière des équipements », bref il considère que dans le projet de mutualisation avec le Frac « on n'identifie pas de vrai désir de consolidation du paysage rennais de l'art contemporain ».

Le poste de La Criée est donc vacant, l'intérim étant assuré par Carole Brulard. Dans une newsletter, le personnel rend hommage à Larys Frogier qui « a su donner une identité forte à La Criée en construisant un projet artistique prospectif et innovants », en faisant découvrir « des démarches artistiques singulières, parfois transdisciplinaires », en soutenant « un programme ambitieux de productions d'œuvres d'artistes peu montrés en France ou émergents », enfin en développant « un réseau de partenariat très riche... »

Ne pas confondre le Frac et la Criée

Et que pense Catherine Elkar, la directrice du Frac Bretagne, du projet de « mutualisation » avec La Criée ? Pour *Place Publique*, elle réaffirme un principe de base : « Le Frac est d'abord un outil voulu par l'État et la Région. Les collectivités locales ne se sont pas vraiment investies dans cet outil, sauf pour des opérations particulières. Quand il a été question de choisir une ville pour implanter le Frac Bretagne, il y a eu des débats. » Le choix de Rennes s'est imposé pour sa position de capitale régionale. « Les premières réflexions datent de 2001. Depuis longtemps, la Ville de Rennes s'est associée à ce projet, notamment à travers l'investissement. La proposition de la Ville de Rennes d'une mutualisation avec La Criée a été pour nous une surprise totale et de dernière minute. »

Chacun son travail

Inconcevable pour la directrice qui souligne que le projet du Frac a été établi sur les missions... d'un Frac. « J'ai rappelé à la Ville, qu'il y a quelques années, nous avions sauvé la Criée en assurant un intérim de 1995 à 1999. Nous avons été très heureux que soit prise la décision de nommer une nouvelle direction, avec l'arrivée

de Larys Frogier. Pendant dix ans, ce dernier a construit un programme qui a compté pour la communauté artistique de Rennes et bien au-delà. C'est un outil reconnu à l'international ».

La vocation d'un centre d'art est d'être un laboratoire de recherche et d'accompagnement des artistes dans la réalisation d'un projet. « Nous ne nous situons pas au même endroit de la chaîne artistique. Pour nous, le travail d'un centre d'art est fondamental par son attention accordée au projet de l'artiste. La Ville de Rennes doit être fière de son centre d'art, qu'elle a porté et qui est bien doté. J'espère que cette hypothèse de travail est aujourd'hui écartée. »

Catherine Elkar rappelle les partenariats tissés de longue date avec les acteurs locaux, bien sûr La Criée, mais aussi l'université, le centre culturel Colombier, le Grand Cordel, la galerie 40mcube. « Dans les mois qui viennent, je pense qu'il est important de laisser le Frac développer son programme, en parfaite intelligence avec les partenaires de la région, et au premier chef avec les centres d'art qui ont un rôle important à jouer. La Criée est l'un d'eux ».

« La proposition de la Ville de Rennes d'une mutualisation avec La Criée a été pour nous une surprise totale. »



<http://www.univ-rennes2.fr/service-culturel/galerie-art-essai>
<http://www.galerie-omiris.fr>
<http://www.erhs-rennes.fr/>
<http://www.galerie-mathalie-clouard.com/>
<http://www.lechercheurdart.page.com.fr/>
<http://www.crice.org/>
<http://www.centrecolumbier.org/>
<http://www.40incube.org>
<http://brigitteindustrie.over-blog.org/>
<http://www.standards-expositions.com/>
<http://bon-accueil.org/>
<http://www.lesateliersdoyent.org>
<http://www.grand-cordel.com>
<http://www.espace-mica.com/>
<http://www.leendroit.org>

PARTONS DE RÉPUBLIQUE

réalisé par
STANDARDS

Galerie
Omiris

École Européenne
Supérieure d'Arts
de Bretagne

Galerie
Mathalie
Clouard

Espace
Standards

DMA
Galerie

Musée
des beaux-arts

La Crice

Centre
Culturel de
Columbier

Le Endroit

Communes
Éphémères

<http://www.zoogalerie.fr/wp-content/uploads/2008/10/ShowMeWest.pdf>
http://www.rennes.fr/fileadmin/user_upload/Telechargements/Culture/artistesville.pdf



Vers le Sud

Traversez le bâtiment de la Poste, et 200 m plus loin, après les terrasses, orientez-vous vers votre droite pour accéder place Hervé Comereuc (les Halles) côté Criée. Voici le centre d'art de la ville de Rennes, dont la délocalisation est peut-être à prévoir.

Contournez ensuite les Halles par la droite en vous engageant rue de Nemours, puis rue Tronjolly. A ce croisement, notez sur le pignon de l'immeuble, une intervention de l'artiste Peter Downsbrough.

Au bout de la rue, se trouve l'entrée du centre commercial du Colombier. Il va falloir vous y engouffrer, monter à l'étage et suivre l'indication de l'espace Hermès, pour enfin accéder à une cour intérieure où est isolé le **Centre Culturel du Colombier**. Un espace qui accueille de jeunes artistes issus de différentes formations.



Vers l'Est

Accompagnez donc le cours de la Vilaine vers l'Est. Vous apercevrez rapidement le massif **Musée des beaux-arts**, dont le patio a pris l'habitude d'abriter diverses interventions contemporaines.

Continuez votre chemin le long des quais pendant encore 600 m et vous trouverez **40mcube** à droite, après le bar-tabac-presse. Cet espace est un des lieux d'art contemporain de la ville. Munissez-vous du prospectus *Show me the West* qui vous sera utile en complément de cette feuille de route.

Revenez maintenant vers les quais (qui dans le prolongement correspondent au parking) et continuez vers l'est sur l'avenue Sergent-Maginot jusqu'à atteindre le pont de Strasbourg. Prenez à droite le boulevard Villebois-Mareuil et dans 400 m une sorte de robot géant vous accueillera. Bienvenue à l'**Élaboratoire**, où plusieurs associations sont installées. Sur votre gauche, le bâtiment vitré est géré par le projet **Brigitte Industrie**, qui y développe de nombreux projets d'exposition. Pour un retour agréable vers République, je vous propose de regagner le pont de Strasbourg, et de prendre sur votre gauche, avant de traverser la rue Pierre-Amys. Vous pourrez longer à partir de là, la Promenade des Bonnets-Rouges, où sont présentées plusieurs sculptures de Daniel Dewar et Grégory Gicquel.



Et par le bus

La Galerie Art et Essai : accès par le métro, descendre à **Villejean Université**. Vous vous dirigerez vers la BU et descendez l'escalier sur votre droite.

Le Grand Cordel : prendre le bus **1** et s'arrêter à **Joseph-Turnel**.

L'Espace Mica : l'idéal est d'y aller en voiture, et de prendre la direction de Saint-Malo, puis la fameuse route du meuble. Mica sera indiqué.

Le Frae : Oui, il rouvrira au printemps. Pour pourrez le visiter en prenant la ligne **4**, arrêt Beauregard. Profitez-en pour aller voir les **Alignements d'Aurélien Nemours**, dans le parc face au nouvel édifice.



Vers le Nord

Dirigez-vous tranquillement vers la place de la Mairie. Si vous avez de la chance, de gros blocs noirs sous alarme vous présenteront une exposition de grandes photographies. Poursuivez votre chemin par la rue Le Bastard et arrêtez-vous plus haut, au 38, rue d'Antrain.

Voilà la **Galerie Oniris** qui depuis longtemps y a installé son activité commerciale, toujours fidèle à une certaine école : l'art concret. Revenez légèrement sur vos pas et prenez à gauche, rue Saint-Melaine afin d'arriver sur la place Hoche. En dépassant la façade du centre commercial de la Visitation, vous apercevrez, aux allures de couvent, l'**École Européenne Supérieure d'Art de Bretagne**.

Malgré la récente fermeture de son lieu d'exposition, les différents ateliers, locaux et même la bibliothèque restent ouverts au public. Dans la même rue vous trouverez plus bas, au n°22, la toute fraîche **Galerie Nathalie Clouard**. Descendez à nouveau, et discutez un moment avec le libraire à gauche, puisque c'est important de le faire. Ensuite, passez à droite, pour accéder au **Chercheur d'Art**, où vous trouverez en effet ce que vous cherchez en matière de livre d'art.

Vous pouvez continuer votre descente vers la Place du Parlement, et vous diriger dans la rue Edith-Cavell, où vous verrez une fontaine signée Parmiggiani.



Vers l'Ouest

Longez maintenant les quais Duguay-Trouin vers l'Ouest. Vous allez pouvoir, 300 m plus loin prendre à droite, par la rue Le Bouteiller et vous enfoncer dans le centre historique. Continuez par la rue Georges-Dottin, puis Saint-Guillaume, et profitez-en pour visiter la Cathédrale Saint-Pierre en y accédant par l'arrière. Vous pouvez désormais sortir par la porte principale et vous engager dans la petite rue qui vous fait face, la rue des Postes-Mondelaises. Entre deux crêperies, voici le tout nouvel espace **Standards!**

Traversez donc le pont-levis pour gagner la place des Lices. À noter que dans le parking souterrain, vous pourrez bénéficier (je le conseille lors d'une nuit calme) de l'installation de Laurent Saksik.

Pour une longue balade : marchez en direction de la tour des Horizons et prenez les quais Saint-Cast sans traverser le canal. 2 km de halage vous mèneront vers le **Bon Accueil**, espace davantage dédié aux pratiques sonores.

Pour une simple marche, vous pouvez gagner la place de Bretagne, où, réastiquées depuis quelques mois, les baigneuses de Gérard Collin-Thiébaud luisent tranquillement.

Vous pouvez ensuite traverser la place en diagonale pour prendre la rue de La-Motte-Picquet, puis celle de Redon pendant 600 m. Prenez à gauche, rue Claude-Bernard, pour enfin tourner à droite, rue Alexandre-Duval jusqu'au n° 59 où sont installés les **Ateliers du Vent**.





Un vernissage à la galerie Art & Essai en 2007 : « situations locale »s (Photo Mathieu Harel-Vivier)

STANDARDS, le lieu des jeunes artistes et étudiants

Place Publique a demandé à l'association STANDARDS de réaliser une image cartographiée des lieux de l'art contemporain à Rennes (voir pages précédentes). STANDARDS est aussi un nouvel espace d'exposition ouvert depuis octobre. Depuis 2008 l'association rassemble des jeunes artistes ainsi que des étudiants issus d'une formation dans les métiers de l'exposition. Son but : mettre en place des temps de travail dans des lieux donnés en envisageant l'exposition comme une pratique à part entière. Cette pratique permet un va et vient constant entre approches artistiques et théoriques. Au-delà de cet aspect expérimental, l'objectif de STANDARDS est de favoriser la diffusion et l'aide à la production de jeunes artistes. La programmation de la saison 2011-2012 est une réflexion autour de la notion du « commissaire-artiste » et la porosité entre à ces deux activités.

C'était question de dire, en octobre, interrogeait les modes de médiation, textuels ou oraux, entourant habituellement le travail d'un artiste au sein d'une exposition.

Seul et Grégaire, en décembre, part d'une réflexion autour de l'apprentissage artistique, par la mise en place d'une rencontre entre sept jeunes artistes issus des écoles d'art d'Annecy et de Rennes.

En février 2012, STANDARDS proposera une exposition consacrée à Jean-Pierre Dolveck, sculpteur breton décédé en 1990. Ce projet rendra possible un travail sur l'archivage d'une œuvre inconnue. Une mise en espace et des recherches sur la question du socle sera élaborée en collaboration avec Virginie Vallée, jeune designer.

En avril 2012, Aurélie Godard, et David Tramut, sont invités à travailler en collaboration sur l'espace même de la galerie pour une exposition *in situ*. Ces deux jeunes artistes, qui ne se connaissaient pas, ont été mis en relation par l'association. Enfin, pour clôturer cette saison, une carte blanche sera confiée à l'artiste Julien Prévieux.

- Standards, 2, rue des Portes Mordelaises, ouvert du mercredi au samedi de 14 h à 18 heures. Contact : www.standards-expositions.com



Les arts plastiques à Rennes 2 : une filière en vue

RÉSUMÉ > À l'université de Rennes 2, l'art est en vedette : on y trouve les arts du spectacle (cinéma, théâtre), l'histoire de l'art (où l'art contemporain est très présent avec un master réputé concernant les métiers de l'exposition) et enfin les arts plastiques. Cette dernière filière est forte de près de 1 000 étudiants. Christophe Viart, plasticien est professeur à Rennes 2 et à l'École des beaux-arts. Il nous présente cette filière de formation.



PLACE PUBLIQUE > Quel est l'esprit de la formation arts plastiques à l'université de Rennes ?

CHRISTOPHE VIART > Sa création date de 1971 et elle fut parmi les premières en France. Depuis, l'attractivité de l'offre de formation en arts plastiques n'a cessé de croître, voyant ses effectifs augmenter dans un contexte de baisse généralisée. Elle représente aujourd'hui près de 1 000 étudiants inscrits sur le campus de Villejean¹. Fondé sur l'esprit des humanités, l'enseignement des arts plastiques a pour objectif l'acquisition d'une double compétence, pratique et théorique. D'un côté, il s'agit de travailler en situation concrète, de concevoir autant que d'acquérir des compétences techniques, d'éprouver l'art comme expérience. Et d'un autre côté d'élaborer un discours interprétatif sur la base des connaissances enseignées en sciences de l'art, en esthétique, en histoire de l'art.

PLACE PUBLIQUE > Qu'apprend-on en « arts plastiques » à Rennes 2 ?

1. « Au total, 2 861 étudiants en art dont 912 en arts plastiques, 739 en histoire de l'art, 839 en arts du spectacle et cinéma, 371 en musique. »

CHRISTOPHE VIART est artiste et enseignant à Rennes 2 et à l'École des beaux-arts. Responsable du laboratoire arts plastiques dans l'équipe « Arts : pratiques et poétiques », il dirige le programme de recherche « L'actualité de la peinture ». Il est également associé à un programme soutenu par l'Agence nationale de la recherche portant sur le thème « Filmer la création ». Ses travaux portent sur les liens entre les arts visuels, la fiction, la reprise, et l'humour.





« Ce que viennent chercher les étudiants qui s'inscrivent en arts plastiques est beaucoup moins indécis que ce qu'on veut leur prêter. »

CHRISTOPHE VIART > La filière des arts plastiques développe ses offres de formation du côté des pratiques innovantes et des technologies numériques autant que du côté des débouchés professionnels. Intégrée à une unité de formation et de recherche vouée aux arts, elle consolide cet aspect grâce à des mutualisations et à des échanges scientifiques, grâce à une équipe d'accueil reconnue et particulièrement productive: l'équipe « Arts: pratiques et poétiques ». Si la licence en trois années porte sur une formation généraliste, les spécialités développées en master permettent d'acquérir une formation de haut niveau.

PLACE PUBLIQUE > On y prépare surtout les étudiants à devenir professeurs d'arts plastiques ?

CHRISTOPHE VIART > Pas seulement, il est aussi impossible aujourd'hui de réduire l'offre de formation des arts plastiques à la seule préparation aux concours du Capes et de l'agrégation qui ont beaucoup comptés dans l'entrée des arts plastiques à l'université. Outre la licence et le master arts plastiques dits « indifférenciés », cette offre comprend actuellement un master spécifique en arts et technologies numériques et deux formations professionnelles: une licence et un master spécialisés respectivement dans la conception graphique et multimédia et dans la création de produits multimédias, artistiques et culturels.

PLACE PUBLIQUE > Que viennent chercher les étudiants au départ ?

CHRISTOPHE VIART > Ce que viennent chercher les étudiants qui s'inscrivent en arts plastiques est beaucoup moins indécis que ce qu'on veut leur prêter. S'ils n'affichent pas une foi sans faille quant à leur avenir – qui le ferait aujourd'hui ? –, ils sont animés d'un sentiment qui n'est pas substituable dans notre discipline: leur profond attachement à l'art et un enthousiasme analogue à partager leur passion. L'amour de l'art n'a pas moins de sens pour celui qui le transmet que pour celui qui l'étudie, pour celui qui le pratique et celui qui se forme à son contact. Les capacités d'adaptation professionnelle dont font preuve les étudiants ne reposent pas moins sur leurs compétences que sur l'enthousiasme qu'il mobilise dans leur projet.

PLACE PUBLIQUE > Quels débouchés trouvent-ils à la sortie ?

CHRISTOPHE VIART > Les débouchés concernent les champs professionnels suivants: champ de la création: artiste plas-

ticien, concepteur-créateur en design, graphiste, maquettiste...; champ de la diffusion artistique: critique, médiateur culturel, chargé des publics, régisseur...; champ de l'enseignement et de la transmission des savoirs artistiques: professeur, intervenant en milieu scolaire, culturel ou hospitalier... Entreprendre des études en arts plastiques peut également ouvrir la voie à d'autres parcours, vers les pratiques curatoriales dans le master « Métiers et arts de l'exposition » à Rennes 2 ou à l'école du Magasin à Grenoble par exemple, ou vers un diplôme en écoles d'art par exemple, à l'école nationale supérieure des arts décoratifs, à l'école nationale supérieure de la photographie à Arles... Des enquêtes témoignent de l'excellent taux d'intégration des étudiants dans le monde du travail: régisseur dans un centre d'art, animatrice dans une collectivité locale, vidéaste, monteuse vidéo, infographiste intégrateur, web designer, photographe, enseignant en collège, taille-douceuse, assistante dans une galerie...

PLACE PUBLIQUE > Quel est le rôle de la galerie Art & Essai installée au sein du campus ?

CHRISTOPHE VIART > À la fin des années 1960, l'entrée des arts plastiques à l'université est aussi emblématique de l'élargissement de la notion de l'art que la manière dont l'art contemporain s'est fait jour en dehors des musées pour investir l'espace public. C'est à partir d'un constat de manque sur les campus universitaires qu'un artiste enseignant-chercheur comme Gilbert Dupuis a conçu le projet exemplaire de créer la galerie Art & Essai installée d'abord à l'intérieur de la bibliothèque universitaire avant de disposer d'un espace autonome. En bientôt trente ans, cette structure a constitué un patrimoine culturel vivant d'une grande exigence. Son histoire est le reflet des interrogations artistiques contemporaines. Elle dispose aujourd'hui d'une notoriété fondée sur la valeur de son travail artistique et scientifique. Exemple d'un partage intelligent entre des missions artistiques, des fonctions universitaires et des objectifs professionnels, elle représente un modèle singulier dans le paysage culturel et universitaire.

PLACE PUBLIQUE > Rennes 2 est en pointe sur la notion d'exposition ?

CHRISTOPHE VIART > Il y a une réflexion autour de l'exposition au travers de la formation des étudiants aux « mé-

« Des enquêtes témoignent de l'excellent taux d'intégration des étudiants dans le monde du travail. »

Montage de l'exposition « Richard Fauguet » à la galerie Art & Essai, en 2006 (Photo Christophe Pichon)

tiers de l'exposition » en histoire de l'art contemporain. Tout cela a inspiré une forme de dialogue exemplaire entre investigations théoriques et expérimentations artistiques. C'est parti en même temps que la création de la galerie Art & Essai à l'initiative de Jean-Marc Poinsoit : ce fut d'abord le musée d'application aujourd'hui transformé en master professionnel. Toujours avec ce projet d'un enseignement tourné vers des finalités concrètes.

PLACE PUBLIQUE > Quelles sont les relations des « arts plastiques » avec les autres lieux rennais ?

CHRISTOPHE VIART > En arts plastiques, nous avons toujours voulu rompre l'isolement de l'université dans la ville. Les exemples ne manquent pas : ce sont les expositions coordonnées dans le cadre de partenariats associant diverses institutions d'échelle différente, dans le respect des spécificités et des attributions de chacune. En 2003, l'invitation de l'artiste Ugo Rondinone réunissait lors du festival « Mettre en scène » la Criée centre d'art contemporain, la galerie Art & Essai, la galerie du TNB dont le bâtiment accueillait en outre, trônant sur le toit de l'Ubu, un arc-en-ciel lumineux. Il faut souligner le privilège d'une ville comme celle de Rennes de se prévaloir d'une pluralité de structures distinctes, en situation de travailler « en bonne intelligence », sans être ni superposables ni concurrentielles. Cet équilibre n'en demeure pas moins fragile et doit être l'objet de la plus grande attention. Les structures d'art contemporain sont paradoxalement précaires en dépit de la générosité et du dévouement dont font preuve les femmes et les hommes qui en ont la véritable responsabilité. L'énergie qu'a placée Leszek Brogowski dans l'implantation du Cabinet du livre d'artiste sur le site de l'université en est un dernier heureux exemple. On citera pareillement les nombreuses collaborations et conventions mises en place à la galerie Art & Essai en lien avec la pédagogie des arts plastiques et le Frac Bretagne, la Criée, l'école des beaux-arts, le musée ou encore avec le Triangle, le Colombier, 40mcube, la galerie Pictura à Cesson-Sévigné.

PLACE PUBLIQUE > Quelles relations ou collaborations avec les autres filières d'art, comme l'École des beaux-arts ?

CHRISTOPHE VIART > Les relations entre les différentes formations fonctionnent au sein même de l'université mais également avec d'autres partenaires, comme le master « Métiers et arts de l'exposition » et l'école européenne su-



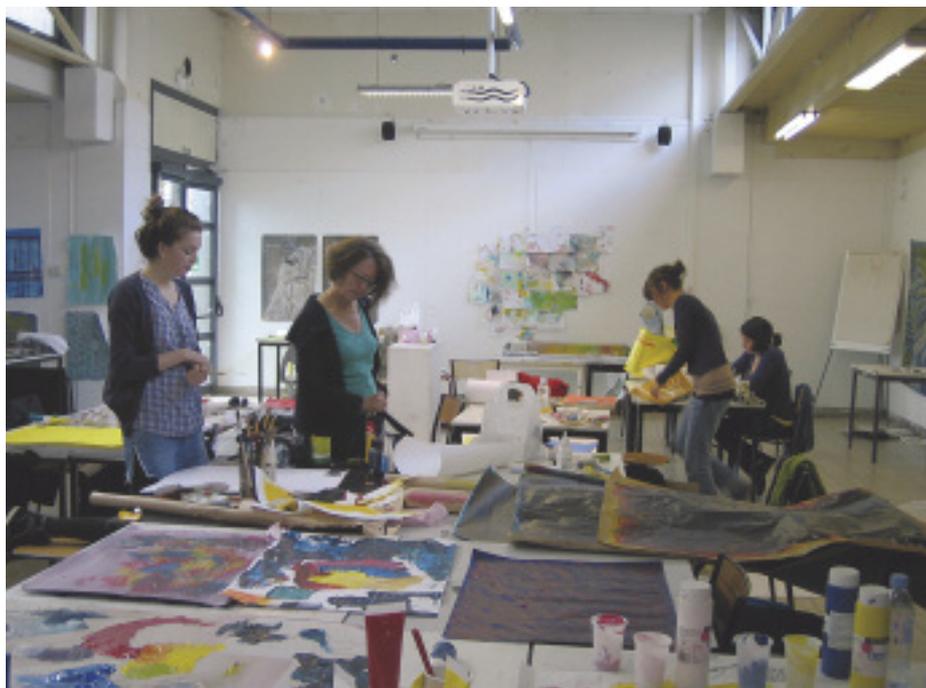
périure d'art de Bretagne. Ce fut le cas à l'occasion de l'invitation faite de travailler avec Sarkis au printemps 2009 et, cette année, avec Delphine Coindet. Ou encore les projets de recherche et les événements organisés avec la filière d'études cinématographiques sur la question de « Filmer la création » : la programmation intitulée *Écrans variables* consacrée au « Cinéma d'artiste », au Tambour, qui permettra au public rennais de découvrir un film inédit en France de l'artiste américain Allan Sekula, en avril 2012 à la Criée ; le festival *Transversales cinématographiques* associant plusieurs établissements, l'université, le TNB, les Champs libres, l'ESAB, sur la thématique « Filmer les œuvres d'art dans le cinéma de fiction » en mars prochain.

PLACE PUBLIQUE > Y a-t-il des projets artistiques en commun ?

CHRISTOPHE VIART > Les relations les plus riches entre les arts plastiques et les autres structures existant à Rennes reposent sur le terrain de l'expérience de l'art que nous donnent à vivre les artistes. Pour des étudiants, pouvoir travailler lors d'un workshop avec Julie Fortier, Benoît-Marie Moriceau, Laurent Duthion, Briac Leprêtre, Benoît Laffiché – pour citer quelques artistes émergents récemment soutenus par la Criée, le Frac, 40mcube –, est une occasion sans précédent d'appréhender l'art dans un temps pratique, non détaché de la vie.

« Privilège d'une ville comme celle de Rennes de se prévaloir d'une pluralité de structures distinctes, en situation de travailler « en bonne intelligence » »





Beaux-arts – arts plastiques : quelle différence ?

Christophe Viart explique ici ce qui différencie la formation universitaire « arts plastique » et la formation dispensée à l'École des beaux-arts.

« L'histoire des arts plastiques et des écoles d'art en France est différente. Leur fonctionnement n'est pas comparable, ni leurs objectifs, quand bien même ils peuvent se croiser. À la différence des programmes universitaires généralistes, la singularité de la recherche de l'étudiant est au cœur de la formation soutenue par les écoles. La spécificité des enseignements de l'école vise ce que l'on pourrait appeler avec Jacques Rancière une « logique d'émancipation » qui est essentielle dans la formation des jeunes artistes comme des futurs acteurs de la vie culturelle. Contrairement à une idée reçue, l'école ne

privilegie pas la seule pratique aux dépens de la théorie; de son côté, l'université n'a pas le monopole de la pensée théorique.

En revanche, de nombreux artistes passent d'une institution à l'autre, s'enrichissant au contact des enseignants artistes et chercheurs engagés à l'école ou à l'université dans le champ artistique national et international. Les exemples de Damien Marshal et de Benoît-Marie Moriceau sont à cet égard emblématique des formations complémentaires que présentent les écoles d'art et les départements d'arts plastiques. L'un et l'autre qui ont été exposés à Rennes récemment, à la criée lors des Ateliers de Rennes et à 40mcube, ont obtenus un master d'arts plastiques et un DNSEP. »

PROPOS RECUEILLIS PAR > **GEORGES GUITTON**

L'École des beaux-arts à l'heure européenne

CONTEXTE > *Derrière ses vieux murs, l'institution de la rue Hoche bouge. Elle devient École européenne supérieure d'art de Bretagne. Réunie avec Brest, Quimper et Lorient, elle acquiert une dimension nouvelle. Forte de près de 1 000 étudiants, elle peut engager le dialogue avec la Finlande ou l'Écosse. Point commun entre ces régions d'Europe, selon le directeur Philippe Hardy, elles ont quelque chose à dire sur les territoires de l'extrême.*



Ne dites plus École des beaux-arts de Rennes.
Ne dites plus École régionale des beaux-arts.
Dites École européenne supérieure d'art de Bretagne (EESAB). Désormais, elle regroupe quatre sites : Brest, Quimper, Lorient et Rennes autour d'une direction générale unique dévolue à Philippe Hardy. Tour d'horizon avec lui du nouvel âge de l'École.

Le site de Rennes compte 350 étudiants.

Philippe Hardy, dirige l'École depuis deux ans
(photo Marie de Crécy)



Près de 1 000 étudiants

L'École compte 350 étudiants à Rennes pour un cursus de 5 ans dans trois domaines possibles : l'art, la communication, le design. À noter deux spécialités : l'édition de livres d'artistes et le design graphique sur support numérique. Les autres sites de Quimper, Brest et Lorient comptent 200 étudiants chacun. « Au total on approche les 1 000 étudiants, cela veut dire que l'on commence à nous regarder avec considération ». Les écoles européennes tournent toutes autour de ce chiffre de 1 000.

Un statut municipal

Les écoles sont toutes municipales « à trois exceptions près. À la fin du 19^e siècle, il y eut des moments très vio-





Atelier de sérigraphie (EESAB, site de Rennes)



lents où les villes exigèrent que les écoles ne fassent pas partie du système universitaire. Tous les professeurs sont donc des employés de la Ville avec un financement qui est à 85 % municipal. Le reste, c'est l'État et, désormais avec l'EESAB, la Région. »

Un regroupement salubre

Cela découle des accords de Bologne de 1994, instituant un diplôme unique en Europe. « Il faut dire que vingt ans après, la Bretagne et la première et sans doute la dernière région à réaliser l'union souhaitée, ce qui est la preuve que nous avons toujours ici une volonté de rassembler nos forces. Il y a 59 écoles en France dont les effectifs vont de 150 à 200 étudiants, ce qui est ridicule à l'échelon européen. Ici, nous ne partons pas de rien : il y avait depuis quinze ans une association entre nos quatre écoles, avec notamment un recrutement aux Halles Martenot et des voyages d'études en commun. Le force du regroupement réside aussi dans la spécificité des sites : par exemple le design maritime développé à Brest ou la formation en céramique contemporaine que nous allons créer à Quimper. Le regroupement permet aussi aux professeurs de réfléchir et travailler ensemble. Cela nous permet de manifester notre identité. »

« Ce qui nous caractérise, c'est peut-être la notion de territoire extrême ».

L'identité d'un « territoire extrême »

« Ce qui nous caractérise, c'est peut-être la notion de territoires extrêmes. Je suis Breton et Rennais, je me sens très bien avec mes origines bretonnes. Il ne s'agit pas de revendiquer une altérité, mais de savoir d'où l'on vient. Je me suis rendu à Glasgow qui est une très bonne école et se trouve en Ecosse, un pays assez proche de la Bretagne. Je reviens d'Helsinki qui a le même caractère « extrême » que nous. On va ouvrir des collaborations ensemble. Le fait de retrouver ses racines est une condition de l'ouverture. L'ouverture nous la pratiquons au sein même de notre conseil d'administration de l'école, où entrent des personnalités d'autres pays par exemple un représentant de la Rickjfeld Academy d'Amsterdam, ou encore Christian Besson, de Genève. »

Ce qu'apprennent les étudiants

« La base de notre pédagogie, c'est la maïeutique. Les étudiants qui arrivent ne savent pas trop pourquoi ils sont là. Mais ils ont quelque chose en eux. Ils sont capables de sortir cette chose si on les y aide. Ici, l'on apprend qui l'on est. C'est pourquoi, en partant, après cinq années, ils trouvent du travail, les statistiques le prouvent. Concrètement, la première année, ils acquièrent les fondamentaux : ils se confrontent à l'art, à la bibliothèque, font des voyages. À partir de là, ils déterminent leur propre voie de recherche. Plus tard, ils ont six mois obligatoires en Erasmus. Ils mettent en place un travail personnel. C'est assez lourd. Avec une évaluation tous les deux mois et des expositions en interne. »

Les relations avec les autres universités

« À Rennes, nous avons des relations avec les filières scientifiques davantage qu'avec Rennes 2, finalement. Nous avons développé des choses intéressantes pour les Tombées de la Nuit avec l'École supérieure de chimie, avec l'École supérieure d'ingénieurs. Personnellement, je travaille beaucoup avec les entreprises. Nous avons une convention avec Yves Rocher, une autre avec la Chambre de commerce et d'industrie. Il faut que nous travaillions ensemble. Révolu le temps des esprits romantiques avec des artistes solitaires... »

Le retour du savoir-faire manuel

Même si nous sommes connus comme établissement

Atelier de design graphique (EESAB, site de Rennes)

d'études supérieures, j'ai tenu à garder les cours publics. Nous souhaitons aussi être davantage présents dans les quartiers. Et puis je voudrais que les étudiants deviennent aussi des artisans. Dans les années 80, on a travaillé sur le matériau « concept » et l'on a abandonné le rapport au savoir-faire, le rapport à la matière. Aujourd'hui, les étudiants le réclament, ils veulent apprendre à faire des choses. Je voudrais que l'EESAB devienne une école expérimentale pour le rapprochement avec les métiers d'art. C'est important pour l'avenir, nous manquons de spécialistes.

Rennes et l'art contemporain

« Revenu à Rennes en fin de carrière, je retrouve les mêmes caractéristiques : Rennes est une ville sérieuse, une ville où l'on travaille, une ville où l'on expérimente. Mais, on ne fait pas de clinquant. Il y a comme une fausse humilité. On refuse de se faire valoir. Il faut dire aussi que Rennes est prise en sandwichs entre Paris et la Bretagne : les artistes préfèrent s'installer du côté de Quimper. Dommage pour Rennes, où il y a des artistes intéressants mais où la plupart sont absorbés par l'attractivité de Paris. »

Philippe Hardy

Le retour aux sources d'un bourlingueur

Philippe Hardy, originaire de Rennes, y fait ses études de lettres et de philo et part très vite aux Pays-Bas. Il a un côté bourlingueur, toujours au contact de l'art et des artistes. Une année à Florence, plusieurs années en Californie, puis dans les années 80, retour à Rennes en tant que délégué aux arts plastiques de la Ville. Jusqu'en 1995, il mène ici une politique active d'art dans la ville liée à la commande publique (statue de Leperdit, la fontaine de Parmiggiani, etc.). Ensuite, il part à Dijon comme conseiller aux arts plastiques à la Drac de Bourgogne, puis s'en va diriger le Centre culturel français de Turin et ensuite la Maison Descartes à Amsterdam. Enfin, il intègre le ministère de la Culture, comme inspecteur général à la Direction des arts plastiques pendant quatre ans. Fin 2009, il est nommé directeur de l'École des beaux-arts de Rennes où il succède à Jacques Sauvageot. « Pour mon dernier poste, dit-il, je rêvais de revenir en Bretagne et de diriger une école d'art ». C'est chose faite.



Atelier de design (EESAB, site de Rennes)

<TEXTE > GEORGES GUITTON





La fontaine de Parmiggiani, place de Coëtquen

Grâce à la commande publique et au 1 % artistique

Une forêt d'œuvres à ciel ouvert

RÉSUMÉ > *Des œuvres d'art dans la rue, sur les places, au fronton des bâtiments... Rennes est une championne de la commande publique et du 1 % artistique. C'est le fruit d'une volonté municipale affirmée depuis trente ans mais aussi d'une forte tradition née à l'université de Rennes. Double intérêt de la démarche: elle permet aux artistes de vivre et de se confronter aux architectes et à la population de rencontrer l'art contemporain sans se forcer.*



TEXTE > **GEORGES GUITTON**

Quand cela a-t-il commencé? En fait, la frénésie créatrice au coin des rues est récente. Ironie du sort, Rennes n'a quasiment aucune statue ancienne. D'ailleurs, les sculptures ont toujours été malmenées: que l'on songe à la statue équestre de Louis XIV, place du Parlement, rayée par la Révolution, à la statue du maire Leperdit, fondue par les Allemands puis réinstallée en 1994 ou encore à la statue d'Anne de Bretagne par Jean Boucher, dynamitée dans sa niche de l'hôtel-de-ville par des nationalistes bretons en 1932.

Est-ce pour combler ces lacunes qu'Edmond Hervé et son adjoint Martial Gabillard se firent un devoir d'introduire l'art dans la ville? Pas seulement. C'est aussi affaire de conviction politique. À partir de 1981 et sous l'impulsion de Jack Lang, la notion de « commande publique » entre dans le vocabulaire. On est dans la lignée du Front Populaire et de Malraux. N'oublions pas Jean Zay, ministre de 1936 et initiateur du 1 % artistique. « Ses objectifs restent les nôtres, indique l'actuel adjoint à la culture René Jouquand. Le premier est artistique: introduire l'art dans la cité. Le deuxième est pédagogique: faire en sorte que les habitants rencontrent les œuvres

Dans la lignée du Front Populaire et de Malraux





Il se tisse un rapport subtil entre l'auteur, le commanditaire et l'environnement urbain.

chaque jour dans leur parcours quotidien. Le troisième est social : aider les artistes en leur donnant des revenus et un lieu de travail »¹.

Une extension du 1 % artistique

Dès son élection en 1977, la municipalité insuffle cette dynamique. Et cela sous l'impulsion d'une conseillère municipale dont chacun s'accorde à reconnaître l'apport décisif : Janine Gislais. Dans son livre, *La politique culturelle à Rennes 1977-2008* (éditions Apogée), l'ancien adjoint Martial Gabillard rappelle que dès 1977, cette artiste-peintre « lançait un lieu municipal d'expositions dans (...) la rotonde du théâtre municipal. » Et, pour cela ajoute-t-il, « il a fallu bousculer les habitudes, mais à l'époque rien ne résistait aux "idées nouvelles". »

A partir de 1981, le programme va bon train. Il s'agit d'appliquer à l'espace de la ville le fameux 1 % artistique que la loi limite normalement aux écoles et aux bâtiments dépendant de ministères. Assez vite, pour conduire cette politique d'œuvres urbaines² la Ville crée un poste de conseiller aux arts plastiques.

Philippe Hardy, actuel directeur de l'École des beaux arts, occupa cette fonction à partir de 1988 : « Je me rappelle qu'à l'époque nous passions des commandes sans marché public ni appel d'offres. Le choix était totalement subjectif. Nous ne demandions pas d'argent à l'État. Le maire me faisait confiance pour le choix », a-t-il raconté lors d'une conférence sur « l'art contemporain en libre accès », aux Champs Libres en mai dernier.

Les fontaines revisitées

C'est ainsi qu'est née en 1993 la superbe fontaine du grand Claudio Parmiggiani, place de Coëtquen : une mélancolique tête de muse couchée sur un miroir d'eau, rappelant le feu, à l'endroit même où démarra l'incendie de 1720. Un symbole et une manière contemporaine d'interpréter un classique du mobilier urbain. Une autre fontaine fit tousser les élus l'année suivante car elle était sans eau jaillissante : c'est la *Chrysalide* de Sylvain Dubuisson installée sur la place Rallier-du-Baty, avec ses deux petits trous mystérieux invitant le flâneur à y appliquer ses yeux.

Au fil des ans, la politique de l'art dans la ville est devenue plus encadrée. À partir de 1997, « la procédure d'appel d'offres fut de règle », rappelle Odile Lemée qui

succéda à Philippe Hardy en 1995. « On suggère alors aux artistes de candidater. » Une commission municipale fait le choix. Et prenant soin d'écarter les « professionnels attirés du 1 % » qui furent pendant un certain temps envahissants.

À partir d'un cahier des charges préalable, l'artiste et le projet sont choisis. Alors commence le travail de la commande proprement dit. Il se tisse dans un rapport subtil entre l'auteur, le commanditaire et l'environnement urbain. À chaque fois, une aventure inédite et souvent passionnante. Philippe Hardy rapporte un souvenir parmi d'autres. Le drôle d'*Arc de triomphe pour figurois et figurennes* du Suédois Erik Dietman, installé dans la coulée verte du collège du Landry en 1989, arc recouvert de mosaïques façon Odorico. « C'est un artisan de salles de bains qui a posé ces mosaïques pendant deux mois. Il s'est pris au jeu. Après cela, il ne voulait plus faire de salles de bains ».

La métamorphose du Magicien de la gare

Souvenir fort aussi que celui d'Odile Lemée pour l'édification de l'imposante statue *Le Magicien* sur le parvis de la gare. Pas une sine cure car l'artiste angevin Jean-Michel Sanejouand est parti de deux cailloux assemblés faisant « 26 cm de haut ». Imaginez le travail pour passer de cette figurine « à un bronze de 6 mètres de haut » avec la construction d'une étape à « un format intermédiaire qui d'ailleurs fut raté dans un premier temps. Pour arriver à l'œuvre finale, ce fut une belle histoire collective. »

La liste est longue, très longue des œuvres installées depuis trente ans aux quatre coins de Rennes. Un vrai musée à ciel ouvert ! Générant, au choix, enthousiasme ou grincements de dent. Au bout du compte, l'insolite finit toujours par s'imposer. Le temps banalise tout. C'est à peine si l'on remarque aujourd'hui l'*UNITÉ* de Peter Downsbrough (1990), inscrit sur l'immeuble situé à l'angle de la rue du Tronjolly et du boulevard de la Liberté. Même chose pour *La ligne et le point du jour* de François

1. La Ville possède 35 ateliers d'artistes dont 8 ateliers-logements. Ils sont mis à la disposition d'artistes plasticiens pour un loyer modéré. Les candidatures sont examinées par un comité d'attribution tous les six mois. Les artistes retenus ont un bail de deux ans renouvelable seulement une fois. En novembre 2011, a eu lieu l'opération Ateliers Porte Ouverte qui permet au public de rencontrer ces artistes *in situ* et de découvrir leur travail.

2. L'actuel conseiller est Pedro Pereira qui a succédé en 2009 à Odile Lemée.

Au bout du compte, l'insolite finit toujours par s'imposer.

Le « Magicien » de la gare. Photo Thierry Nectoux

Morellet au carrefour Alma-Clemenceau (1989). Ils font désormais partie du décor. Combien d'œuvres? À la mairie, on ne sait plus trop, 60 ou 80. En tout cas, la Ville vient de sortir un livre qui recense 40 de ces œuvres et invite à découvrir l'art public à Rennes, miroir de la création depuis trente ans.

L'ère de l'éphémère et du virtuel

Pourtant, à se promener dans la ville, on peut avoir le sentiment que cette commande publique s'est un peu ralentie depuis les années 2000. Erreur, dit-on à la mairie. Simplement, aujourd'hui les choix sont différents. Au grand dam de certains, il y a désormais moins de statuaire, moins de monumental, moins de spectaculaire. L'heure est plutôt au virtuel, parfois même à l'éphémère et finalement à la discrétion. Exemple : dans le hall du Liberté, l'œuvre numérique du collectif lyonnais Trafik appelé *Oni* (2009) : des diodes sans cesse en mouvement, dessinant des visages. Une œuvre informatique fondue dans l'univers des enseignes lumineuses de la ville. Ou encore les *Clous de l'esplanade*, long poème déambulatoire imaginé par les créateurs de l'Oulipo (2010) et que les passants, mais pas tous, découvrent sous leurs pas sur l'Esplanade Charles-de-Gaulle. Tout près de là, au « 4-bis », le Crij du cours des Alliés, il faut aussi baisser les yeux pour découvrir tapissant le sol les carrés de peinture de la Barcelonaise Margarita Andreu. Dans le même ordre d'idées, il faudrait parler des parkings souterrains dont les murs sont devenus un support de la création contemporaine : celui des Lices avec Laurent Saksik (*Sans titre*, 2001), le parking Kléber avec les images de Jocelyn Cotencin (2004) ou encore celui de l'esplanade De Gaulle avec les images de Valérie Jouve (2006).

Mais ce choix d'œuvres de moindre visibilité n'est pas systématique. N'est-il pas démenti d'une manière spectaculaire par l'ouvrage majeur qui marque la décennie 2000 : les 72 colonnes de *l'Alignement du XXI^e siècle* d'Aurélie Nemours, à Beaugard. La commande publique reste donc bien inscrite dans la politique rennaise. À chaque équipement accueillant du public, à chaque opération de Zac, une part « commande artistique » est prévue dans le budget. La prochaine opération concerne le pôle éducatif ou groupe scolaire de la Courrouze pour lequel 150 000 euros ont été réservés.





L'anneau de Möbius, de Paul Griot, devant l'entrée de Rennes 1 à Beaulieu.



Rennes 1, berceau historique de l'art public

Mais la Ville n'est pas la seule à alimenter Rennes en objets d'art. Des entreprises privées prennent de plus en plus d'initiatives en la matière. Et puis, il y a l'université. Ce n'est pas un hasard si, début novembre, le ministère de la Culture a choisi Rennes pour accueillir le colloque national « L'art pour tous » organisé à l'occasion des 60 ans du 1 % artistique. Plus précisément Rennes 1 perçu comme une sorte de berceau de ce dispositif imaginé sous le Front Populaire. Instauré par décret en 1951, ce « un pour cent du montant hors-taxes du coût prévisionnel des travaux » affecté à la décoration des bâtiments scolaires a permis de constituer un patrimoine évalué à 12 300 œuvres. Une exception française !

L'université de Rennes en fut précurseur. Dès avant-guerre, le directeur de l'Institut de géologie, Yves Milon, qui deviendra maire de la ville de 1945 à 1953, commande au peintre Mathurin Méheut un ensemble de 25 toiles grand format évoquant les paysages, la faune, la flore. Cet ensemble remarquable qui ne fut inauguré qu'après-guerre est aujourd'hui visible à Beaulieu.

En 1941, le même Yves Milon, qui est alors doyen de la Faculté des sciences, commande au sculpteur François Bazin un monument à la gloire de la science, « l'air, l'eau et le feu au service de l'homme pour conquérir les richesses de la terre ». Achievé en 1943, cet imposant bas-

relief est installé dix ans plus tard rue du Thabor et est toujours visible sur un mur latéral du bâtiment de la Présidence de Rennes 1. Le catalogue du 1 % à Rennes 1 est impressionnant, que ce soit sur le campus de Beaulieu ou sur le campus santé de Villejean, difficile de ne pas tomber en plein air ou dans les bâtiments sur ces œuvres parfois énigmatiques, symboles d'une modernité très « datée » pour certaines d'entre elles. Fresques murales et sculptures de Francis Pellerin (un des grands « abonnés » du 1 %), tapisserie de Jean Lurçat ou de Yves Millecamps, mosaïque d'André Lanskoj, sculpture d'Antonio Volti... Toutes les formes sont ici requises, ménageant son lot de surprises. Elles contribuent à l'animation du campus et offre à l'université rennaise une sorte d'identité bien marquée. Première étape d'un plan d'action sur plusieurs années.

Mais ces dernières années, les budgets artistiques se sont sans doute un peu tassés. Surtout, il faut désormais réserver une part de l'argent à la restauration de ce patrimoine parfois vieillissant. L'entretien coûte cher et peu freiner l'arrivée d'œuvres nouvelles. Ainsi récemment, Rennes 1 a consacré une somme à la restauration de *L'anneau de Möbius*, de Paul Griot, sculpture installée en 1967 à l'entrée sud du campus de Beaulieu.

Rennes 2, un foyer actif

Moins fournie en œuvres pérennes et davantage tournée par les expositions temporaires, l'université de Rennes 2 n'est évidemment pas en reste. Il faut découvrir le *Jardin* de Claire Lucas (2000) au centre du campus de Villjean. Ou encore le puissant *Chemin des antiques* (1993), ces pierres issues de fouilles archéologiques dans le centre-ville et couchées dans le Pôle langue. Plus ancienne, la mosaïque abstraite de Jacques Swoboda, *Opus Incertum*, de 1969 sur la façade sud du bâtiment E de Louis Arretche. Personne ne peut aujourd'hui manquer à la sortie du métro, place du recteur Le Moal, *Aleph, Alpha, A*, la réalisation monumentale du sculpteur Jean-Paul Philippe.

Université, centre-ville, quartiers... Il est évident aussi qu'elle participe à la démarche volontariste de commande publique tous azimuts n'est pas seulement un facteur d'embellissement du « cadre de vie » de la ville. Bien ancrée à Rennes, elle appartient désormais à sa culture. On peut penser aussi qu'elle participe grandement à cette « éducation du regard » souhaitée par tous ses promoteurs. Raison de plus pour ne pas laisser retomber ce beau mouvement ascendant.

Dès les années 40, l'université de Rennes fut précurseur grâce à Yves Milon.

Trois guides pour découvrir l'art public

40 œuvres dans la ville



Le guide de l'art public à Rennes vient de sortir. Sur la quantité d'œuvres, les auteurs n'en ont retenu que 40. Elles témoignent évidemment de l'ambition politique rennaise continue en la matière, mais aussi de la diversité des formes d'expression. Il vise à « faire découvrir ou redécouvrir ce patrimoine vivant ». Chaque œuvre fait l'objet de deux pages : une page photo et, en regard, un plan localisant parfaitement son emplacement. Et un commentaire à la fois descriptif et subjectif, écrit par Christophe Pichon, critique d'art et directeur de l'école

municipale des beaux-arts de Saint-Brieuc. À l'occasion de la sortie de ce guide, 10 000 plans de la ville avec localisation des œuvres sont mis à la disposition des Rennais (à l'Office de tourisme, notamment). Par ailleurs, le guide est en libre accès sur le site internet de la Ville.

L'art, chemin faisant (Rennes 1)



Ce guide sur « les œuvres de l'université de Rennes 1 » a été publié pour la première fois en 2003. De présentation très soignée, il présente les principaux artistes : Pellerin, Méheut, Lansky, Le Merdy, Lurçat, Patkaï, Volti... Des plans des campus de Beaulieu et de Villejean situent parfaitement les œuvres. Chaque réalisation fait l'objet d'une présentation précise par le texte et la photo. Le livre permet d'évaluer la richesse souvent insoupçonnée

du patrimoine artistique de Rennes 1. Dans la préface, le président de l'université Guy Cathelineau, souligne combien « la puissance symbolique » de ces œuvres d'art « est inséparable de l'esprit qui anime nos activités d'enseignement et de recherche. »

Art, artistes, images (Rennes 2)



Sorti début 2006, le guide *Art, Artistes, Images* offre un tour d'horizon des interventions artistiques à l'université de Rennes 2. Pas seulement les œuvres « pérennes » disséminées sur le campus, mais la relation à l'art de cette université. À commencer par l'architecture de ses bâtiments successifs qui offrent depuis ceux de Louis Arretche dans les années soixante la vision d'un demi-siècle de gestes novateurs. La Maison de la recherche en sciences sociales de Catherine Daumas (1997) ou le bâtiment Erève conçu par deux agences de Bordeaux (2005) partici-

pent, par exemple, d'une vision très contemporaine. *Art, artistes, images* fait aussi la part belle aux résidences d'artistes, aux expositions, à la galerie Art et Essai, aux éditions Incertain Sens, au travail du CREA...





Jean-Marc Poinot dans le nouveau local des Archives de la critique d'art qu'il préside depuis sa création en 1988



Rennes, capitale de la critique d'art

RÉSUMÉ > *Depuis quelques mois, Rennes abrite les Archives de la critique d'art installées depuis vingt ans à Châteaugiron, dans l'ombre du Frac. Institution hors-norme, et même unique au monde, les Archives se situent au carrefour de l'art et de la recherche universitaire. Rencontre avec son « président-fondateur » Jean-Marc Poinsot et sa directrice Marie-Raphaëlle Le Denmat.*



TEXTE > **GEORGES GUITTON**

Mais qu'est-ce donc que cet étrange personnage nommé « critique d'art »? Jean-Marc Poinsot pose un dossier défraîchi sur son bureau. Des papiers jaunis tapés à la machine, des photographies, un vieux programme, un badge de congressiste... Sur la couverture, un exotique « Congrès extraordinaire des Critiques d'art internationaux. Brasilia. 1959 ». Il vient juste de recevoir en dépôt cette antique chemise et son œil jubile. Après examen, traitement et classement, la liasse va rejoindre les 1 400 mètres linéaires d'archives dans la salle d'à côté.

Nous sommes ici au troisième étage d'un bâtiment tout neuf, près du lycée Mendès-France, du côté de Saint-Grégoire. Dans la salle de lecture lumineuse et paisible quelques étudiants sages consultent ouvrages et revues.

Qu'est qu'un critique d'art? « C'est quelqu'un qui écrit sur l'art et qui en général a une autre activité. Il peut être journaliste, professeur, conservateur de musée, commissaire d'exposition ». Dans les années 80, il y avait un problème: manque de considération pour le travail du critique, négligence quant à la conservation de ses écrits, risque de voir les archives filer aux États-Unis...

Mais qu'est-ce donc que cet étrange personnage nommé « critique d'art »?





Toutefois, existait l'AICA France, l'association des critiques d'art présidée par Jacques Leenhardt, forte aujourd'hui de 350 adhérents soit les trois quarts de la profession. Devant la situation, Jean-Marc Poinot, historien de l'art contemporain à Rennes 2, Jacques Leenhardt et quelques autres (Ramon Tio Bellido et Daniel Soutif) créent l'association Archives de la critique d'art. Ils reçoivent différents soutiens et s'installent à Châteaugiron.

« Je considérais aussi que c'était important pour les milliers d'étudiants rennais en art de pouvoir travailler sur une documentation digne de ce nom », explique le président Poinot. Par ailleurs, souligne-t-il, « nous étions à une époque où des initiatives similaires se faisaient jour, comme les Archives de l'architecture moderne, l'Imec (l'Institut Mémoire de l'édition contemporaine ou encore les Archives du marché de l'art à Cologne. En même temps, la fondation Getty, en Californie avait commencé à collecter des textes de critique d'art ».

But des Archives de Châteaugiron : collecter, conserver et mettre en valeur les ouvrages accumulés par messieurs et mesdames les critiques : leurs ouvrages, leurs articles, leurs préface, leurs papiers, leurs catalogues et même leurs bibliothèques. Des films, des bandes sonores, des tapuscrits. Les donateurs affluent, le premier d'entre eux fut l'écrivain Michel Ragon qui offrit toute sa bibliothèque. Puis vinrent les archives de François Pluchart sur l'Art corporel et surtout celle de l'immense critique Pierre Restany (1930-2003) : « A terme, nous aurons 20 000 ouvrages lui appartenant », indique Marie-Raphaëlle Le Denmat.

La directrice peut aussi aligner d'autres chiffres. Les Archives de la critique d'art, ce sont aujourd'hui : 60 fonds d'archives, 80 000 imprimés, 40 000 photographies, 24 000 exemplaires de périodiques, 10 000 lettres d'artistes... Chacune de ses pièces fait l'objet d'un travail de description. Un travail effectué par 4,5 personnes auxquelles s'ajoutent des universitaires bénévoles, avec parfois des renforts ponctuels : par exemple ces deux personnes « prêtées » pendant quelques mois par la fondation Getty.

L'auteur au centre du dispositif

Un principe sacré a cours dans ce centre ressource : « c'est l'auteur, le critique qui est central. Notre méthode de travail est conçue dans ce sens. Notre chance est d'avoir pu disposer dès notre naissance d'un catalogue informa-

tique sans être passés par l'étape « papier ». Il faut dire qu'à l'époque papier, le nom de l'artiste et le nom de la galerie étaient indexés, mais en troisième position, le nom du critique d'art passait parfois à la trappe. »

Qui fréquente cette « mémoire vivante » de la critique d'art ? Pas seulement des étudiants en arts plastiques, en histoire de l'art ou en cinéma. Également les enseignants. Et Jean-Marc Poinot signale au passage l'exceptionnel potentiel de Rennes 2 qui concentre plusieurs hauts spécialistes en histoire de l'art : « Entre dix et quinze personnes pointues dans leur domaine et reconnues au niveau national ». Viennent aussi, des professionnels en quête de documents à intégrer à des expositions, comme ce fut le cas pour celle consacrée aux *Nouveaux réalistes*. La fréquentation peut être aussi internationale. Normal, « nous archivons dans toutes les langues et avons des archives de l'Association internationale des critiques d'art » (4 500 adhérents).

Un avenir souriant

Aujourd'hui tout semble donc sourire au Archives de la critique d'art. Les nouveaux locaux de 600 m² vont permettre à l'institution de se développer, d'accueillir de nouveaux dons et donc d'accroître sa notoriété. Certes il a fallu faire un sérieux tour de table pour cette nouvelle implantation : Drac, Région, Rennes Métropole et Rennes 2, laquelle est propriétaire du nouveau local, y ont mis de leur poche¹. Certes, il reste à trouver de l'argent pour permettre une collecte internationale.

Mais un cap semble franchi. Des secteurs entiers des archives sont confiés à de jeunes enseignants-chercheurs. Un séminaire doctoral international de la critique dirigé par Jean-Marc Poinot tourne de Madrid à Rennes en passant par Buenos-Aires. La revue *Critique d'art* attachée aux Archives est en phase de rénovation totale (*voir par ailleurs*). L'institution poursuit son travail d'édition et réaliser « une anthologie de textes de critiques de ces cinquante dernières années ». Elle va pouvoir organiser des séminaires grâce à une salle désormais prévue à cet effet...

Renouveau actuel de la critique

Et puis, c'est une chance, « la critique d'art se ré-

1. Le fonctionnement des Archives est financé à 50 % par le ministère de la Culture, à 30 % par la Région et à 10 % par la Ville de Rennes.

Les donateurs affluent, le premier d'entre eux fut l'écrivain Michel Ragon qui offrit toute sa bibliothèque.

veille », se réjouit Jean-Marc Poinso. Et d'expliquer : « Elle subissait une crise liée au développement d'une presse magazine qui présentait les expositions aux lecteurs avant que ces dernières n'aient lieu. On était dans une optique promotionnelle et plus du tout critique. Heureusement, nous voyons apparaître aujourd'hui une génération de jeunes critiques qui souhaitent renouer avec le commentaire de l'actualité et cela, d'une façon sa-

vante. » Conclusion : les Archives de la critique d'art - lieu de mémoire, de transmission, de formation et de débat - ont un bel avenir devant elles.

Les Archives de la critique d'art, Cap Nord, 4, allée Marie-Berhaut, bâtiment B, 35000 Rennes.
Tél. 02 99 37 55 29. Site : www.archivesdelacritiquedart.org

La revue Critique d'art fait sa mue

La revue *Critique d'art*, conçue et réalisée au sein des Archives de la critique d'art, en est sa « vitrine » la plus connue. Né en 1993, ce semestriel de 128 pages vendu 8 € est diffusé à environ 1 000 exemplaires. En cet automne 2011, il arrive au numéro 38. On ne trouvera pas *Critique d'art* dans les maisons de la presse, seulement dans des librairies spécialisées comme Le Chercheur d'art à Rennes, ou sur le site internet et par abonnement. La diffusion est internationale, les articles étant tous traduits en anglais.

Placé sous la responsabilité rédactionnelle de Sylvie Mokhtari, *Critique d'art* « recense et analyse de manière complète l'actualité des publications de langue française consacrées à l'art contemporain, à la critique ainsi qu'à la théorie de l'art ». Un outil irremplaçable pour les chercheurs, les professionnels de l'art, les bibliothèques ou les simples amateurs qui trouvent ici à se repérer « dans une masse éditoriale croissante ». Chaque année, la revue rend compte de 500 livres, ce qui fait qu'elle offre depuis le début un total de 9 000 notices bibliographiques et critiques !

Dans chaque numéro, figure aussi un dossier thématique réalisé en partie grâce au fonds des Archives. Par exemple, l'Art corporel, Marcel Duchamp, l'Art cinétique, Supports-Surfaces, le féminisme dans l'art ou la Figuration narrative. On trouve également des portraits de personnalité de l'art contemporain. Ainsi dans le n° 38, un profil est-il consacré à Larys Frogier, critique, universitaire et directeur de la Criée de Rennes, actuellement sur le départ.

9000 notes de lecture sur internet

En cette année 2012, *Critique d'art* s'apprête à une grande mutation. La mise en ligne sur le site revues.org de la totalité des 9 000 notices parues dans la revue. Ce travail est déjà en cours grâce au soutien du mécène Art Norac. Toutes les notices étant Internet, la version papier va elle aussi subir une révolution à compter de son numéro 40 (à l'automne). Elle pourra se consacrer à des articles plus longs. Autre changement, la revue s'internationalisera en rendant compte des publications parues dans les autres pays, quelle que soit la langue, alors que jusqu'à maintenant elle ne



s'intéressait qu'au champ francophone.

Critique d'art est rédigé à 40% par des étudiants thésards, qui travaillent pour la première fois aux côtés des critiques, des philosophes, des artistes et autres lecteurs avisés à qui la revue confie ses sélections. L'aspect collectif de ce travail va encore être renforcé puisque qu'à partir du n°40, la revue sera dotée d'un comité de lecture et rejoindra les revues scientifiques de niveau européen.





Quelques uns des panneaux libres vus dans le quartier du Blois en 2011.

Au Blosne, 40 panneaux pour scruter le « sens commun »

RÉSUMÉ > *Une association: L'âge de la tortue. Un quartier: le Blosne. Un dispositif: 40 panneaux de libre expression. Un résultat: la publication d'un livre. Ainsi l'opération « Libre Affichage Libre » s'est-elle déroulée en 2010-2011, selon une démarche à situer entre recherche universitaire et expression artistique. Son objectif était de faire émerger ce que tout un chacun « a dans la tête » ou, dit autrement, de montrer « comment se fabrique le sens commun ».*

TEXTE > **NICOLAS COMBES**



Nicolas Combes, le coordinateur de L'âge de la tortue



Depuis 2006, l'association *L'âge de la tortue* mène ses activités artistiques surtout au Blosne, un quartier cosmopolite dont la vitalité associative est une des premières richesses. Notre équipe d'artistes et de chercheurs de toutes disciplines va régulièrement à la rencontre des personnes qui vivent ou travaillent au Blosne. Il s'agit de collecter auprès des habitants des rêves, des opinions et des doutes, en lien avec des questions d'actualité qui concernent le quartier: les migrations, les transformations urbaines...

À partir de là, nous produisons des livres, des expositions et des spectacles. Dans le cadre d'un projet d'intervention artistique dans l'espace public « Libre Affiche Libre », nous avons essayé de perturber certaines routines du quotidien du quartier. Objectif: stimuler et mettre en lumière une diversité de réactions sociales.

En avril 2010, le plasticien Romain Louvel et l'association *L'âge de la tortue* ont installé une quarantaine de panneaux en bois de 2,50 mètres sur 2 mètres sur l'ensemble du Blosne, avec l'aide des services techniques de

NICOLAS COMBES est coordinateur de l'association L'âge de la tortue





Des photographies donnant à voir l'état des panneaux et la nature des éléments affichés, gravés ou tagués.

la Ville de Rennes. Très rapidement, de nombreuses personnes se sont rendues à la mairie de quartier, curieuses, en quête d'explications. De notre côté, nous avons choisi de ne produire aucun discours public, aucune explication pour sur les raisons de cette installation et les fonctions de ces « objets en bois ressemblant étrangement à des panneaux ». En revanche, nous nous sommes mis à écouter tout ce qui se disait sur cette étonnante apparition afin d'essayer de découvrir certains des processus de fabrication du sens commun à l'œuvre sur le quartier.

Pour dévoiler l'arrière-plan

Nous avons fait l'hypothèse que ce procédé d'intervention dans l'espace public profiterait au dévoilement de l'arrière-plan qui structure les relations sociales dans un quartier. Cet aspect central de notre démarche artistique nous a conduits à rechercher les indices qui viendraient valider ou invalider cette hypothèse. Pour saisir concrètement les réactions et les interprétations suscitées par l'apparition des panneaux, nous avons mis en place un observatoire. Un site internet permettait également de rassembler les observations réalisées par toute personne désireuse de participer : les agents de la ville, les acteurs associatifs et les personnes qui vivent dans le quartier, etc. Ces observations étaient en grande partie des photographies donnant à voir l'état des panneaux et la nature des éléments affichés, gravés ou tagués. Nous avons aussi conservé tous les courriers, les échanges d'emails, les réflexions écrites, les conversations téléphoniques, les réactions obtenues lors d'enquêtes effectuées *incognito* dans les cafés et les parcs, etc.

Cette intervention plastique trouvait là sa propre justification, sa raison d'être : stimuler l'émergence d'opinions et d'interprétations divergentes dans un espace social et politique contrôlé ; proposer un instrument d'observation et de rupture des mécanismes qui régissent et structurent l'ordre social. Autrement dit, au-delà de l'installation ostensible des panneaux, c'est surtout la collecte des réactions, des rumeurs, des dessins et des messages écrits suscités par cette colonisation énigmatique de l'espace public qui a constitué le cœur de notre travail. Un livre édité par *L'âge de la tortue* dix-huit mois plus tard, en novembre 2011, a cherché à rendre visible cette partie immergée de l'iceberg.

Sur le plan esthétique, l'aspect actuel des quarante panneaux est plutôt inégal. Trois d'entre eux ont été ra-

pidement vandalisés. Certains autres ont accueilli des messages d'amour, des revendications politiques ou des dessins d'enfants. Un autre encore, au pied d'un îlot d'immeubles, est devenu le support d'une jardinière collective dont les pots de fleurs sont minutieusement entretenus par les voisins. Les graffitis, apparus ici ou là, n'ont pas été systématiquement nettoyés, contrairement à ceux qui visent régulièrement les infrastructures urbaines officielles.

Les affiches se sont empilées

Sur les panneaux proches des axes routiers, des affiches commerciales, associatives ou militantes, se sont empilées les unes sur les autres mois après mois. Certaines d'entre elles ont suscité de nouveaux débats : alors que des artistes locaux ont réalisé des collages sur le thème de l'avenir du quartier, des organisations anarchistes ont appelé à « la révolte contre l'exploitation capitaliste ». Les pouvoirs politiques majoritaires n'étaient pas en reste : le Parti Socialiste nous a appelés en pleine campagne électorale pour les régionales de 2011 afin de savoir où trouver le plan d'implantation des panneaux, tandis que des autocollants des Jeunes de l'UMP ont été retrouvés sur plusieurs d'entre eux.

Au fil des semaines, une partie des personnes qui fréquentaient le quartier semblait s'être approprié ces panneaux, à la manière des fourmis qui s'activent quand on plante un bâton au beau milieu de leur fourmilière. Notre dispositif artistique s'est finalement avéré être un prisme d'observation et de perturbation de plusieurs routines de la vie ordinaire, tels que des protocoles administratifs (entretien des espaces verts, communication institutionnelle), ou certains usages de l'espace public (graffitis, détournements de chemins dus à l'implantation de panneaux gênants). Il a parfois rendu visible ce que cet objet à caractère *a priori* non identifié avait généré dans l'espace social.

Un processus d'attribution du sens

En effet, quand une « chose inconnue » apparaît aux yeux de tous, et de façon manifeste, un sens ou une fonction lui sont nécessairement prêtés en réponse à sa présence physique. Nous postulons que notre dispositif artistique était en capacité d'activer et de mettre en lumière ce processus d'attribution de sens. Ce mécanisme a déjà sa place dans la manifestation habituelle de l'art, mais il est souvent trop vite cerné, soit par le contexte d'exposition

Notre dispositif artistique s'est avéré être un prisme d'observation et de perturbation...

Romain Louvel, le plasticien du projet



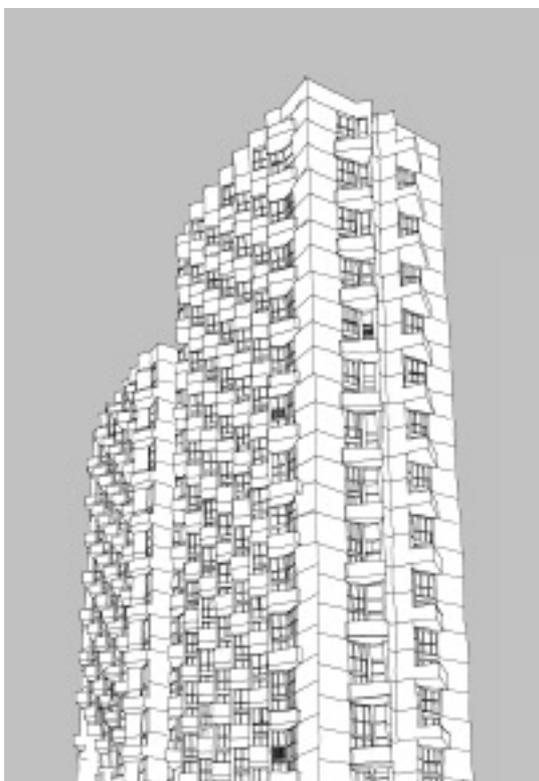
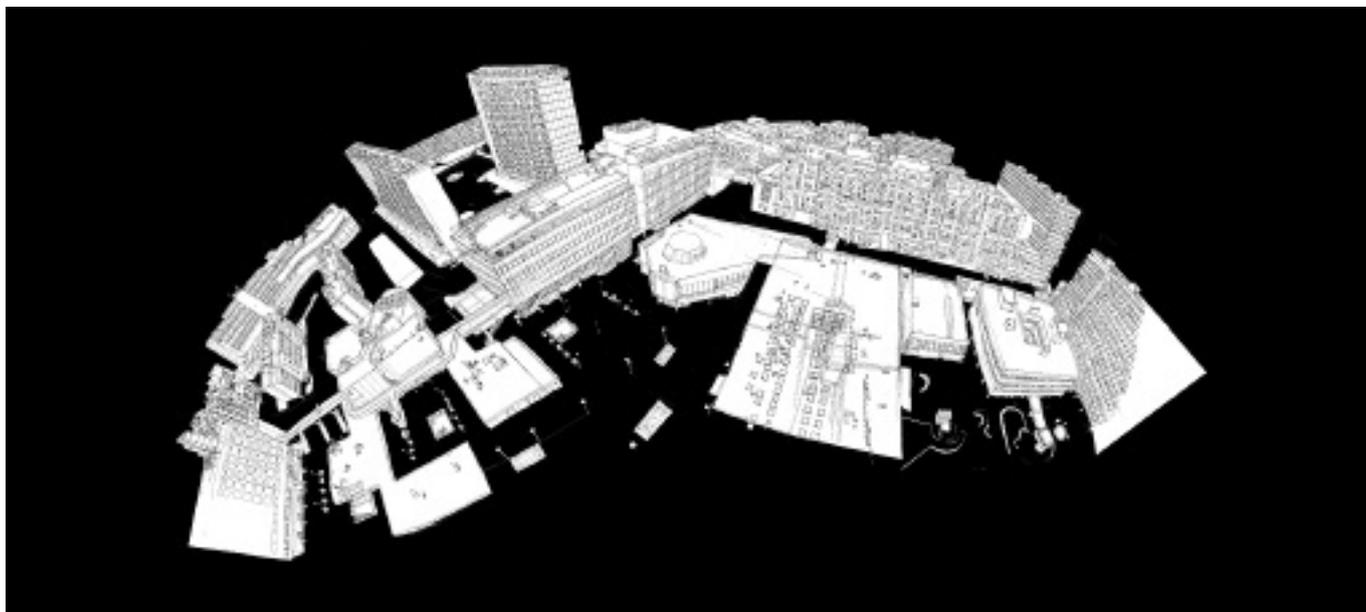
et de médiation – lequel attribue une signification préalable à l'œuvre, soit par les aspects formels classiques qui caractérisent l'art dans l'espace public la plupart du temps (sculpture, peinture, etc.). C'est pourquoi la forme du panneau dans l'espace public est un choix qui permettait d'éviter l'identification trop rapide du caractère artistique de l'opération. Nous cherchions à assurer une certaine pérennité à notre expérience en introduisant, sous des apparences familières, quelque chose d'irrationnel, de partiellement inutile, de provisoire, voire d'inefficace : des matériaux pauvres et fragiles (du bois, des vis) dans des lieux inattendus (un parc d'enfants, un rond-point, le long d'un chemin peu fréquenté...).

Depuis novembre 2011, le livre dans lequel nous avons présenté nos observations est disponible auprès de l'association : agedelatorque@gmail.com (500 exemplaires). Il sera largement diffusé aux personnes qui vivent et travaillent au Blosne, ainsi que dans les collèges du quartier. Une exposition itinérante, réalisée en 2012, visera à faire connaître ce travail à l'échelle nationale.





Depuis l'Éperon, Antoine Ronco a notamment réalisé cette vue panoramique du quartier du Colombier



L'artiste Antoine Ronco a séjourné six semaines au 20^e étage de l'Éperon

C'est dans le quartier que l'œuvre rencontre la réalité

CONTEXTE > *Jean-Jacques Leroux est le directeur du Centre culturel Colombier. Cet équipement associatif se consacre essentiellement aux arts plastiques et visuels : expositions (6 par an), résidences d'artistes, ateliers, édition... Sa galerie d'exposition attire 5 000 personnes par an. Jean-Jacques Leroux explique comment il conçoit le lien entre l'art contemporain et le territoire du quartier.*



PROPOS RECUEILIS PAR > **CATHERINE GUY**

PLACE PUBLIQUE > À partir de quelle définition de l'art contemporain invitez-vous des artistes à intervenir ?

JEAN-JACQUES LEROUX > Un peu comme on distingue un comédien amateur d'un comédien professionnel, il s'agit de soutenir des artistes qui se positionnent dans le champ de l'art, qui revendiquent certaines filiations. Il apparaît primordial que ces artistes engagent leur œuvre dans un rapport avec le monde d'aujourd'hui. D'où leur contemporanéité, à la fois dans la réalité de la production artistique, dans ses formes, et dans le discours qui conduit à son élaboration. Nous avons dépassé les questions du beau, du savoir-faire de la main. Un excellent savoir-faire ne peut occulter une interrogation sur les dynamiques d'un territoire. Un artiste contemporain a donc les deux pieds dans le réel et sa démarche questionne le social, le politique, l'architecture, la culture, les réseaux... aussi bien que l'histoire de l'art elle-même. La production de l'artiste est telle qu'elle provoque une rupture par rapport à ce que chacun connaît. Finalement, si l'œuvre se définit comme de « l'art », c'est parce qu'elle ne produit pas seulement une esthétique mais qu'elle interroge les évidences, qu'elle fait débat : dans sa genèse, dans sa réception.

« Nous avons dépassé les questions du beau, du savoir-faire de la main. »





« Un territoire de quartier permet d'amener un télescopage entre le processus, l'œuvre et la réalité. »

PLACE PUBLIQUE > Comment peut-on faire se rencontrer territoire et intervention artistique ?

JEAN-JACQUES LEROUX > L'art contemporain a toute sa place dans les galeries d'exposition, comme en proposent à Rennes plusieurs équipements de quartier. C'est le cas bien sûr du Centre culturel Colombier. Toutefois, un projet artistique ne se résume pas à la monstration d'une œuvre : si dès le processus de création se produit une rencontre entre artiste et public, ce dernier, ayant été invité à participer dès cette étape, percevra l'œuvre finale comme une composition des traces de ce dialogue.

Un territoire de quartier permet donc d'amener un télescopage entre le processus, l'œuvre et la réalité. C'est une échelle que l'art contemporain peut parfaitement s'approprier. Comme l'a dit Tolstoï, « Si vous voulez parler d'universel, parlez de votre village ». Ma façon d'opérer est de problématiser le territoire, à travers ses espaces, ses populations, son histoire, sa culture, etc. et de le proposer comme toile de fond à un artiste pour qu'il engage un processus de création et parvienne à une œuvre qui reviendra vers le public et ouvrira de nouveaux horizons, esthétiques, mentaux, ici et bien plus loin.

PLACE PUBLIQUE > Avez-vous des exemples à l'échelon de ce quartier ?

JEAN-JACQUES LEROUX > En 2009, nous avons accueilli Alain Michard et Mathias Poisson. En composant à partir des récits d'habitants la carte d'une « Promenade dans les architectures modernes et labyrinthiques du quartier », minutieux dessin assorti d'un mode de déambulation originale, ils ont proposé des promenades à l'ensemble des Rennais dans cet espace urbain. De son côté, Antoine Ronco a habité six semaines au 20^e étage de la tour de l'Éperon, d'où il a dessiné un point de vue panoramique et décalé sur le quartier, présenté ensuite au centre culturel puis imprimé en un poster distribué gratuitement aux habitants de l'immeuble, du quartier, de la ville de Rennes.

PLACE PUBLIQUE > Comment approfondir cette présence de l'art contemporain dans les quartiers ?

JEAN-JACQUES LEROUX > Il faut garantir à l'artiste le respect de son travail, ne pas l'instrumentaliser, s'attacher à expliciter un contexte dans lequel il puisse intervenir, ce qui requiert de prendre le temps de le connaître, lui et son

travail. D'un autre côté, un même respect est dû aux habitants qui se mobilisent autour d'un projet artistique. Ce qui nécessite ainsi un double positionnement, à la fois dans le champ artistique et dans le champ du développement social.

Sur ce point, les politiques dites « de la ville » menées dans les « zones urbaines sensibles », avec le soutien de l'État et des municipalités, l'impulsion de ministres de la Culture comme Catherine Trautmann, a permis de développer des angles innovants d'intervention artistique où l'art dialogue différemment avec la société. Ainsi en 2000, dans le quartier du Blosne, au Triangle, la culture culinaire a servi de support à Joël Hubaut lorsqu'il a demandé « Que faut-il goûter au moins une fois dans sa vie ? » Adressé à des habitants d'origines géographiques très diverses, ce questionnement a débouché sur un banquet de 800 personnes, une sorte de sculpture sociale composée de tous ces éléments culinaires associés pour partager une fois au moins le même repas à la même table. Ce type d'opération tisse des liens riches, inédits et interroge les évidences de la quotidienneté et les modes de citoyenneté.

PLACE PUBLIQUE > Comment voyez-vous l'avenir de ce travail au plus près des quartiers ?

JEAN-JACQUES LEROUX > On peut être inquiets sur l'avenir de ces interventions artistiques dans les quartiers. Le poids des grandes institutions culturelles n'est-il pas déséquilibré par rapport aux autres modes d'action qui demandent durée et proximité, tels que les résidences d'artistes. Demander aujourd'hui aux grandes structures de se tourner vers ces quartiers plutôt que soutenir les projets qui s'y développent, qui émergent, ne change-t-il pas la perspective de l'intervention artistique pour la réinscrire dans des logiques passées et cela malgré les bonnes intentions. Alors que des voies intermédiaires étaient apparues, riches de sens commun, celles-ci ne risquent-elles pas d'être fragilisées, plus que d'autres par les éléments de la crise, les repositionnements institutionnels réamorçant des lignes de frontières et des clivages que nous pensions pour partie obsolètes.

À lire sur cette question : Paul Ardenne, *L'art contextuel* (Flammarion-Champs), Nicolas Bourriaud, *L'esthétique relationnelle* (Les Presses du Réel).

Centre Culturel Colombier. Ouvert du lundi au vendredi de 13 h à 19 h 30, 5 place des Colombes 35000 Rennes tél 02 99 65 19 70 <http://www.centrecolombier.org>

« On peut être inquiets sur l'avenir de ces interventions artistiques dans les quartiers. »

Les artistes d'« Au bout du plongeur » font revivre Tizé

RÉSUMÉ > *L'association Au bout du plongeur s'est établie au manoir de Tizé. Au bord de la Vilaine, aux confins de Thorigné et Cesson, des artistes y viennent passer quelques jours ou quelques semaines, échanger avec d'autres artistes, avec le public, avec les membres de l'association. Ce centre d'aide à la création artistique est classé « équipement culturel d'intérêt communautaire » par Rennes Métropole.*



TEXTE > **BERNARD BOUDIC**

Au bout du plongeur... Quel drôle de nom pour l'association qui a investi le joli domaine de Tizé, aux confins de Thorigné-Fouillard et de Cesson-Sévigné! Il est vrai que la Vilaine borde ce manoir du 13^e siècle connu pour sa façade percée d'élégantes arcatures qui éclairent un bel escalier à vis. Mais ici pas de piscine, ni de plongeurs. Juste un centre d'aide à la création artistique qui redonne vie aux bâtiments sauvés de la ruine par la commune de Thorigné qui les mura en 1984 dans l'attente d'une renaissance.

Celle-ci est venue d'un groupe de neuf personnes, unies par une même conception de l'art et de la vie, soucieuses d'éclairer les processus de la création et de la favoriser. Cinq sont artistes, metteurs en scène, marionnettiste, scénographe. Quatre viennent d'autres univers, très proches tout de même : programmatrice de films, commissaire d'exposition, ancien directeur d'équipement culturel et psychologue en hôpital psychiatrique où l'on connaît bien l'apport des arts comme moyen thérapeutique.

BERNARD BOUDIC est membre du Comité de rédaction de *Place Publique*

Un groupe de neuf personnes unies par une même conception de l'art et de la vie





«Être les acteurs du côtoïement, du frottement entre plusieurs pratiques.»

Un projet utopique

« J'étais le seul à connaître tous les autres, raconte Dominique Chrétien, qui fut pendant treize ans directeur de l'Aire Libre à Saint-Jacques-de-la-Lande. On se croisait dans des expositions, à la sortie d'un cinéma, dans le hall d'un théâtre. Et on se disait que ce serait formidable si, dans ce monde très cloisonné de l'art, acteurs et musiciens, metteurs en scène et plasticiens, chanteurs et chorégraphes pouvaient se rencontrer, échanger, se connaître, s'apprécier et travailler ensemble ». Au bout du plongeoir était né. Ne restait qu'à... plonger.

« Mais en 2005, quand on nous a proposé de nous installer ici, tempère Dominique Launat, notre projet était jugé tout à fait utopique, voire irréalisable ! On devait avoir bonne mine : les gens nous ont suivi, mais personne ne pensait qu'on réussirait ».

Les acteurs du côtoïement

La création artistique – c'est de cela qu'il s'agit, pas de diffusion – reste en effet, dans bien des cas, un acte intime et solitaire à l'instar de l'écrivain, seul devant sa page blanche. « C'est souvent vrai, dit Mirabelle Fréville. Mais prenons le cas de Marc Loyon, un photographe avec qui nous travaillons sur les environs du manoir. Il opère seul avec son appareil. Il fait de la photo. Pourtant, si nous lui proposons de passer ses photos à un réalisateur, à un comédien, à un musicien, il va en sortir autre chose, un diaporama par exemple où vont se conjuguer plusieurs talents. Voilà ce que nous voulons favoriser ».

« Nous avons voulu être les acteurs du côtoïement, dit Dominique Chrétien, du frottement entre plusieurs pratiques, du mélange interdisciplinaire. Notre intuition était bonne. Beaucoup d'artistes souffrent de ne pas connaître le travail des autres. Au manoir, nous offrons justement un lieu de résidence, de rencontres, des salles de travail, de répétition où des artistes de disciplines différentes peuvent se croiser, se fréquenter, se parler, échanger, s'enrichir du travail des uns et des autres. Mais si un artiste souhaite rester seul un moment pour réfléchir à son travail, bien sûr c'est possible ! » A Tizé, tout est proposé, rien n'est imposé. Tizé est un lieu ouvert.

Pas de barrière, pas de sonnette

« Ici, on rentre et on sort facilement. Pas de barrière, pas de sonnette. Quand les artistes sont présents, les portes

sont ouvertes, dit Mirabelle Fréville. Les joggeurs font le tour des bâtiments. Les promeneurs vont et viennent. L'autre jour, deux personnes âgées qui passaient à vélo se sont arrêtées pour écouter pendant un quart d'heure une répétition de musiciens. » Les artistes le savent : ils peuvent tout d'un coup se trouver face à un visiteur qui a poussé la porte. Parfois, ils ont même besoin de cette présence du public, de ses questions, de ses hochements de tête approbateurs ou de ses moues de perplexité même si l'on est ici dans la phase de recherche, parfois très en amont de l'œuvre aboutie. C'est la deuxième forme du côtoïement qui n'est pas réservée à un public de connaisseurs ou de spécialistes.

Ces rencontres avec le public peuvent être le fruit des hasards de la promenade. Elles peuvent aussi être provoquées, organisées comme lors des « 7 ouvert ! » chaque 7 du mois à 18 h 30 ou selon des rythmes plus aléatoires annoncés par le journal de l'association ou bien lors de manifestations programmées comme lors de la Journée du patrimoine où deux cents personnes ont participé à une visite chorégraphiée du manoir.

« La metteur en scène Marie Lelardoux, raconte Mirabelle Fréville, avait besoin de rencontrer, pour un travail sur la notion de ruines un maçon, un archéologue et un psychiatre. Nous l'avons aidée. Elle les a d'abord rencontrés seule, puis lors d'une réunion publique où une cinquantaine de personnes ont échangé. Des gens peuvent venir s'immiscer à un moment donné dans le processus de création, le questionner et l'enrichir ».

Des artistes très entourés

Artistes entre eux, artistes avec le public, mais aussi artistes et association. C'est le troisième côtoïement. Quel bonheur parfois, pour un artiste qui se remet en cause, qui cherche sa voie, qui se trouve bien seul... au bout du plongeoir d'avoir à sa disposition la solide expérience d'un... « maître-nageur », qu'il soit metteur en scène ou ancien directeur de salle ou psychologue !

« Un artiste qui vient à Tizé a généralement été choisi par nous, précise Dominique Chrétien. Les moyens mis à sa disposition, non seulement en matériels, mais aussi en possibilité de dialogue, de contacts, de réseaux ont été définis. Comme nous ne pouvons pas offrir de bourses trop conséquentes, nous essayons de mutualiser les moyens de plusieurs associations de notre connaissance qui vont chacune apporter sa compétence ».

Les rencontres avec le public peuvent être le fruit des hasards de la promenade.

Dominique Chrétien devant le manoir de Tizé. Photo Marc Loyon



Ainsi entourés, « coachés » oserait-on, les artistes en résidence à Tizé peuvent mener leurs recherches jusqu'à la production d'œuvres abouties qui iront s'exposer ailleurs, signes concrets d'un bouillonnement créatif qui ajoute d'autres étapes à celles qui ont marqué l'évolution du manoir.

Les neuf compagnons du départ sont toujours là

Sept ans après la création de l'association, les neuf compagnons du départ sont toujours là. Ils sont quatre, ce jour de novembre, autour d'un café, dans les bureaux conçus au-dessus de l'ancienne étable par le plasticien britannique Charlie Jeffery. Escalier en bois brut, meubles en carton : l'équipement est... rustique. Mais l'ambiance

souriante et chaleureuse. Chacun écoute l'autre avec un grand respect, parle avec douceur et cherche sans esbroufe à faire avancer la discussion.

« C'est une satisfaction, dit Dominique Chrétien. Notre association existe et elle dure ! C'est dans des choses très simples, quotidiennes que se mesure l'harmonie d'un groupe ». Nathalie Travers complète « Nous avons inventé un fonctionnement démocratique. Il n'y a ni hiérarchie ni rôles cristallisés. Nous modifions les règles du jeu quand elles ne nous conviennent plus. La liberté de parole est totale. Les désaccords se disent tranquillement. Et nous avançons ».

Restaurer Tizé, imaginer ViaSilva

En hiver, Au bout du plongeur se met au chaud dans





des établissements amis qui l'hébergent chacun un semaine ou quinze jours : au Théâtre de poche de Hédé, au lycée agricole du Rheu, au centre culturel Le Quartz à Brest... Ce nomadisme est aussi une autre forme de côtoiement. Au printemps, l'association réintègre le manoir de Tizé. 2012 sera seulement la deuxième année de vie de la convention triennale signée en 2010 avec Rennes Métropole. Aidé aussi par le conseil général et le conseil régional, soutenu par la ville de Thorigné et la Direction régionale de l'action culturelle, Au bout du plongeur vit avec un peu plus de 100 000 € de budget annuel et un salarié à temps partiel. « Notre souhait, dit Mirabelle Fréville, ce serait de mieux accompagner les artistes et de mieux accueillir le public ».

Au bout du plongeur a aussi d'autres rêves : celui de s'engager dans la restauration du manoir (« Nous sommes très respectueux du passé », dit Dominique Chrétien) et celui d'être partie prenante du futur écoquartier ViaSilva. La restauration se prépare avec trois architectes qui travaillent à préciser les propositions que l'association présentera à Rennes Métropole. Quant à la nouvelle ville qui s'annonce pour 2040, on y est déjà : Au bout du plongeur s'est associé à Cesson-Sévigné et Thorigné-Fouillard (en partenariat avec les associations Cesson Mémoire Patrimoine et Cité Art Patrimoine) pour faire découvrir leur patrimoine bâti et naturel. L'avenir a tellement besoin du passé...

La galerie Mica met en valeur artistes et artisans de la région

C'est un lieu modeste qu'on trouve, avec un peu d'attention, à La Brosse, au bout d'une impasse, à droite de la route du Meuble en direction de Saint-Malo. Michael Chéneau a créé là, il y a dix ans, un commerce d'antiquités et de brocante qui s'est peu à peu transformé en galerie d'art contemporain et de design. « Qu'on soit situé en périphérie de Rennes est significatif, dit-il. Ici, on peut se garer ou venir en bus. Il y a de l'espace (250 m²). Du coup, on peut y exposer de très grands formats ».

C'était le cas par exemple en fin d'année dernière avec quatre grandes toiles de Karim Ould, un peintre rennais qui a fait ses études d'arts plastiques à Rennes 2 et continue par ailleurs à travailler dans un centre pour handicapés. Quatre toiles très colorées, géométriques et abstraites mais pourtant venues d'une réalité (façades d'im-

meubles, codes chromatiques d'emballages ordinaires) que l'artiste agrandit démesurément et ainsi transfigure avec une précision pourtant millimétrique.

Matali Crasset, le plasticien et les artisans

Jusqu'au 25 février, Matali Crasset, grande figure du design contemporain, a pris la suite avec Infrasons. En association avec le rennais Damien Marchal qui se définit comme « plasticien sonore » et utilise le son comme matériau, elle présente des objets inédits inspirés de l'univers du son (haut-parleur, porte-voix, corne de brume...) et réalisés en sycamore par trois artisans de la région, Alain Larcher, tourneur sur bois à La Chapelle-Bouëxic, Xavier Bonsergent (Prototype Concept), ébéniste à Mordelles, et Olivier Guilbaud, doreur à Rennes.

Suivra – Michaël Chéneau, on l'a compris, veut promouvoir les artistes de la région – une exposition de travaux communs d'étudiants des Beaux arts de Rennes, Brest, Quimper et Lorient avec le centre d'art verrier de Meisenthal en Moselle.

On l'imagine, Michaël Chéneau ne donne pas dans la facilité : « Mica est une entreprise privée... Oui, consent-il, c'est difficile. Par ailleurs, j'ai créé une association, Libre art bite, dont le siège est à Rennes. Elle présente chaque année une exposition dans plusieurs lieux publics pendant trois ou quatre mois. En 2011, nous avons investi le centre commercial Colombia, les halles centrales, la chambre de métiers et, ici, la galerie ». Libre arbitre fonctionne grâce à quelques subventions et surtout grâce au mécénat d'entreprises (une quinzaine, de la région rennaise et de Vannes, d'un à trois mille salariés) qui lui apporte environ 80 % de son budget.

La galerie est ouverte du mercredi au samedi de 15 h à 19 h. Il faut y aller et s'y attarder : Michaël Chéneau présente volontiers, dans un langage humble et simple, ses amis artistes et artisans.

Galerie Mica Route du meuble La Brosse
35760 Saint-Grégoire (en direction de Saint-Malo, tourner à droite, 50 m après le magasin Cuisinella ; par le bus, ligne 68, arrêt La Brosse. Tél. 06 77 74 35 31 ou 09 79 09 17 31 contact@galeriemica.com

Au bout du plongeur rêve aussi de s'engager dans la restauration du manoir

Un « musée éphémère » dans l'immeuble désert avant destruction

RÉSUMÉ > *Le Balleroy est un immeuble de 116 logements voué à disparition. Cet automne, on y a installé un « musée éphémère », lieu d'exposition né de la rencontre féconde entre locataires et artistes sous le signe du souvenir. Quand l'art donne sens au passé, sans larmes mais dans la joie d'une humanité reconquise.*



TEXTE > **CLAUDE SCHOPP**

Ce grand immeuble de Maurepas dans le quartier du Gast s'écroulera au printemps pour faire place à une station de métro. Il s'agit d'un bâtiment de logements sociaux emblématique des années 60 et de la population ouvrière que Rennes accueillit en ces temps de décentralisation industrielle. Le Balleroy est un condensé de l'histoire de ce premier quartier de « grands ensembles » urbain que fut Maurepas.

En avril 2011, un an avant la disparition annoncée, l'association l'Étincelle a pu investir cinq appartements vides. Une véritable aventure. « Les habitants les artistes font de leur immeuble un lieu de mémoire », proclamait l'affiche invitant les voisins à entrer dans la danse !

Plusieurs mois de travail, de création et de rencontres. Et le moment fort arrive. Du 17 septembre au 13 novembre, 5 000 visiteurs ont pu découvrir en famille ou en groupes ces « traces d'humanité » comme disait l'un d'eux. Les appartements transformés de manière ludique avec, au passage, des informations sur les chamboulements que connaîtra Maurepas dans les quinze ans à venir.

CLAUDE SCHOPP est
président de l'association
Étincelle





« Le musée éphémère voulait apporter sa contribution à la dynamique du quartier. »

Construire une manifestation culturelle pour parler et pour faire parler du projet urbain, certes, l'idée n'est pas neuve puisque Lorient, Saint-Quentin et Joué-lès-Tours avaient précédé Rennes. Mais pour parvenir au résultat "musée éphémère", une mobilisation importante a dû se mettre en œuvre. À commencer par le soutien financier d'une palette d'institutions dont la Caisse des dépôts constituait la tête de pont. Surtout, le réseau associatif de Maurepas fut sollicité. On sensibilisa les habitants lors des événements de quartier tels que la Fête du voisinage. Le musée éphémère voulait vraiment s'inscrire dans la vie culturelle du quartier et apporter sa contribution à la dynamique du quartier.

Trois mois d'ateliers

Le premier temps printanier fut consacré à la mise en place de groupes d'expression collective avec une artiste. C'est là qu'émergèrent les idées, les thèmes qui plus tard serviront de supports aux ateliers de création. Quinze thèmes reflètent de la vie communautaire du Balleroy, les joies, les peines de plusieurs générations : l'information envahissante, laisser son empreinte, le jardin d'intérieur, la case à voyages, les vêtements du Balleroy, 60, années rock n'roll, Maurepas quartier avant-gardiste... et bien d'autres encore.

Ensuite, les trois mois d'ateliers furent un bouillonnement intense d'émulation collective entre artistes et habitants. L'Étincelle avait souhaité que les habitants jouent un rôle majeur dans la définition des thèmes. C'est ainsi que les quinze artistes professionnels engagés à leurs côtés ont su traduire ces expressions. Leur rôle a été déterminant pour mettre de la couleur artistique dans les projets tout en y ajoutant la touche personnelle de leur démarche artistique. Les ateliers furent aussi, pour les habitants des lieux d'apprentissage de techniques, de confortation de potentialités de création.

Un art vivant

Après de longues discussions le choix artistique a été de privilégier l'expression visuelle, d'où l'importance dans les réalisations des productions graphiques et plastiques en particulier. Les mots étaient forts, ils se retrouvent parfois sur les murs, mais nous ne voulions pas nous la jouer trop nostalgiques !

Le livre d'or où de nombreux habitants ou anciens

locataires ont laissé une trace de leur visite parle « d'une œuvre d'art visuelle et sonore de grande qualité, d'un voyage d'une grande humanité ». On note surtout cette remarque : "la mémoire est une gardienne fantasque qui pourra nourrir l'imaginaire de chacun."

Les visiteurs s'arrêtent devant cette sculpture représentant un habitant en "prise de tête" devant un mur de lamentations médiatiques ou face aux mots éparses. Ou devant les silhouettes qui semblent vivantes dans la salle « laisser son empreinte », la tiédeur paisible de la chambre d'enfant ou le futur quartier de 2025 en trois dimensions... Plus que des discours, ce sont ces émotions ressenties, de la vie qui passe, des moments frileux ou délicieux qui sont évoqués à travers ces fresques des migrations "de la campagne à la ville" ou de l'accueil des travailleurs venus d'ailleurs.

La dimension artistique, atout majeur

Le « musée » devint vraiment une belle récompense pour les habitants qui ont porté le projet, mais aussi pour les artistes : peintre, calligraphe, scénariste, couturière, sculpteur, cartoniste, créateur d'innovation technologique, chorégraphe... qui ont contribué à faire vivre ces pans de vie et les interrogations multiples.

« Musée éphémère », la banderole de quinze mètres barrant le fronton du Balleroy était parfois regardée avec circonspection par les riverains. Sans doute le mot « musée » faisait-il un peu hésiter à pousser la porte... Et pourtant, elles y sont souvent revenues les familles, avec leurs amis ou leurs voisins. En découvrant qu'avec de l'art on peut aussi parler d'eux, de leur environnement avec humour et fantaisie. Peut-être ces visites auront-elles déclenché chez eux l'envie de nouvelles découvertes ?

Le concept de musée éphémère et l'utilisation de ces pratiques artistiques pour aborder des choses aussi sérieuses que le projet urbain, le fait que l'Étincelle le présente comme un outil pédagogique a sans doute surpris. Au bout du compte, le plus grand bonheur aura été de recevoir ces nombreux habitants. Et si nous avons contribué à semer des interrogations, ce n'est que cerise sur le gâteau !

« Ils découvrent qu'avec de l'art on peut aussi parler d'eux, avec humour et fantaisie. »

Dans un appartement, un travail calligraphique de Mohammed Idali





L'artiste Yves Trémorin rayonne à partir de Rennes

RÉSUMÉ > *Artiste renommé et très actif dans le champ de l'art photographique, Yves Trémorin ne renie pas son ancrage rennais. Au contraire, il l'a toujours revendiqué. Dans cet entretien, il souligne aussi la « chance » de Rennes d'être dotée de multiples ressources dans le domaine de l'art. Mais il se fait aussi l'écho des inquiétudes du milieu quant à l'avenir.*



PROPOS RECUEILLIS PAR > **CHRISTINE BARBEDET**

Yves Trémorin s'est fait un nom dans la photographie contemporaine tout en restant Rennais. Photo Christine Barbedet



Rencontré en novembre, Yves Trémorin œuvrait à la dernière présentation en France, de l'exposition *La dérivée mexicaine*, fruit d'une résidence menée au Mexique dans le cadre du projet Breizh-Mex. Il prépare une exposition de photographies prises au microscope électronique et une commande pour le Pôle image de Haute-Normandie, autour des Vikings et des mythes et traditions des Normands. « Je travaille sur l'image. Je m'interroge sur la photographie et son sens, en développant une pensée pour représenter le monde. Je travaille sur la forme où je joue de la pensée préconçue de celui qui regarde. Je suis un artiste et un photographe, l'un n'exclut pas l'autre ».

Né à Rennes en 1959, Yves Trémorin a suivi des études supérieures de mathématiques et a commencé sa carrière de photographe dans les années 80. En 1986, il crée le groupe *Noir Limite*, un collectif qui fonctionnera plusieurs années. Travaillant la vidéo et la photonumerique, il est l'auteur de nombreuses expositions à Caen, Rouen, Paris, Le Mans, mais aussi en Bretagne.

Expositions actuelles : *La dérivée mexicaine*, centre photographique d'Ile-de-France à Pontault-Combault (Sente-et-Marne), du 28 janvier au 15 avril 2012 ; *Soleils noirs*, galerie Michèle Chomette, 24 rue Beaubourg, 75003 Paris, du 11 janvier au 3 mars 2012.

PLACE PUBLIQUE > Vivre et travailler à Rennes, est-ce difficile en tant qu'artiste contemporain ?

YVES TRÉMORIN > Au cours des années 80 et encore aujourd'hui, ce n'était et ce n'est pas simple, vu l'État centralisé dans lequel nous vivons. En termes de recherches de financement, c'est plus complexe. D'autant plus que je travaille beaucoup à Paris. Au départ, j'ai tout de suite voulu montrer mon travail ailleurs, en France, en revendiquant le fait de vivre à Rennes. Je fréquente les vernissages et je rencontre de nombreux artistes. Gilles Mahé est un exemple. Il vivait à Saint-Briac, loin de la scène parisienne, tout en motivant la scène bretonne et en gardant des liens parisiens. À l'international, cela ne change rien d'être Rennais. La difficulté est d'être artiste français à l'étranger, avec une politique de représentation des artistes français peu efficace. C'est peut-être aussi lié à une certaine spécificité de l'art français.

PLACE PUBLIQUE > Quelle place a Rennes au niveau de l'art contemporain ?

YVES TRÉMORIN > Une impulsion supplémentaire et une pensée à long terme seraient nécessaires. Les lieux existent, mais faut-il encore qu'ils puissent fonctionner. Il y a cette réforme des écoles d'art, qui se met en place et, si elle est bien menée, elle semble prometteuse. On peine à comprendre certaines décisions, comme ce qui se passe autour de La Criée et du Frac : comment et pourquoi sont-elles prises ? Par exemple, les Champs-Libres, pour moi, c'est une fausse bonne idée. Le regroupement des entités en diminue la qualité. Quel rapport entre la bibliothèque et l'espace des sciences. L'abonné de la bibliothèque, va-t-il voir une exposition ? C'est un centre commercial de la culture. Je préfère le rayonnement à la concentration.

PLACE PUBLIQUE > Comment Rennes pourrait rayonner ?

YVES TRÉMORIN > Nous avons la chance d'avoir un centre d'art, un musée, un Frac, une biennale, une université, une école d'art, des structures comme Lendroit, des galeries privées, des jeunes qui montent des galeries, ... il faut les soutenir et leur faire confiance. Nous avons la chance d'avoir des équipes de professionnels bien ancrées et qui font un travail très pointu sur le terrain. Mettons les ensemble à travailler, ce qui ne veut pas dire diviser leurs moyens, mais les augmenter pour leur permettre de dé-

velopper des projets intéressants, en faisant le lien. Si on compresse, cela devient du MP3.

PLACE PUBLIQUE > Existe-t-il un marché de l'art à Rennes ?

YVES TRÉMORIN > Il y a quelques collectionneurs. Le marché de l'art est surtout lié à la commande publique. On pourrait citer l'astuce nantaise, d'avoir transformé les œuvres d'art en patrimoine touristique, avec Estuaires, un public nombreux et des budgets pharamineux. Nous sommes dans un monde de communication. La mise en valeur de l'art contemporain demande une bonne communication.

PLACE PUBLIQUE > L'art contemporain ne souffre-t-il pas des querelles de chapelles ?

YVES TRÉMORIN > Querelles de chapelles, individualisme... pour les artistes sans doute, mais aussi pour le public. Ce qui me frappe est le manque de passerelle entre les différents milieux. Quand il y avait l'espace d'exposition du Frac au TNB, le public des spectacles n'avait pas la curiosité d'aller voir les œuvres présentées. Plus que le discours ce qui prime ce sont les œuvres. Écoutons, regardons, pensons les œuvres !

« On peine à comprendre certaines décisions »





Raphaële Jeune, commissaire d'exposition « Une ville crée de la valeur quand elle est audacieuse »

RÉSUMÉ > *Raphaële Jeune est arrivée en 2007 à Rennes pour diriger les deux premières biennales d'art contemporain. Quatre ans plus tard, son contrat terminé, elle a choisi de rester dans la capitale bretonne. Elle témoigne de son expérience de travail dans cette ville et des qualités de sa scène artistique. Toutefois, elle plaide pour davantage d'audace et de lisibilité.*



TEXTE > **RAPHAËLE JEUNE**

C'est après avoir remporté un concours international pour la création d'une biennale d'art contemporain à Rennes que je m'y suis installée, en 2007. J'avais proposé un projet qui allait au-delà d'une simple exposition et interrogeait la notion de valeur d'un acte de production par la rencontre entre des artistes et le monde de l'économie et du travail. Ce qui allait devenir les Ateliers de Rennes était dû à l'initiative d'un mécène rennais, le groupe Norac, et il fallait créer toute l'infrastructure pour organiser cette nouvelle manifestation, ce que j'ai fait avec mon association Art to be.

La première édition, intitulée *Valeurs croisées*, a eu lieu en 2008, et la seconde, *Ce qui vient*, en 2010. Toutes deux se sont tenues au Couvent des Jacobins, rouvert spécialement après des années d'inoccupation, et dans de nombreux autres lieux: le Musée des Beaux-Arts, l'École des Beaux-Arts, la Criée, le Triangle, le Centre culturel Colombier, l'Université Rennes 2, le Grand Cordel, 40mcube, et dans l'espace public. L'événement a accueilli environ 40 000 visites la première fois et 50 000 la deuxième.

Venue à Rennes diriger les deux premières biennales d'art contemporain (2008, 2010), Raphaële Jeune s'y est installée.



RAPHAËLE JEUNE est commissaire d'exposition indépendante, basée à Rennes, où elle a dirigé les deux premières biennales d'art contemporain (*Valeurs croisées* en 2008 et *Ce qui vient* en 2010) avec son association Art to be. En 2011, elle a organisé *En attendant la montée des eaux* à l'Espace Art Contemporain de La Rochelle et a été commissaire invitée de la Maison populaire de Montreuil. Raphaële Jeune est présidente de l'association nationale C-E-A (Commissaire d'exposition associés) dont la vocation est de faire connaître et de structurer l'activité des commissaires d'exposition en France. Elle mène une recherche sur la notion philosophique d'événement dans l'art contemporain et dirige l'association Art to be.

Je connaissais Rennes de réputation

Avant cette aventure, rien ne me prédisposait à venir dans cette ville, où je n'avais jamais mis les pieds. Je la connaissais de réputation, comme un lieu de vie agréable, une cité culturellement active, sans toutefois m'y intéresser spécifiquement. Ayant vécu à Berlin, Cologne et Paris, où les scènes artistiques sont foisonnantes et internationales, je n'avais pas encore connu cette échelle urbaine où l'art se joue sur un périmètre forcément plus concentré et moins cosmopolite. Je suivais bien sûr de loin en loin l'activité des lieux rennais d'art contemporain, la plupart du temps de qualité, mais sans avoir l'opportunité de les visiter, et je connaissais le travail de quelques artistes, critiques d'art ou chorégraphes qui y étaient installés.

C'est donc avec un regard neuf sur les réalités locales que je suis arrivée, et la mission qui m'était confiée m'a d'emblée amenée à nouer des relations avec la plupart des acteurs de l'art contemporain.

La manière dont j'ai été accueillie par la scène artistique rennaise se confond avec la manière dont la biennale elle-même était accueillie: une attente forte, une grande disponibilité à l'échange et à la collaboration, une accessibilité très appréciable des décideurs, mais aussi des interrogations sur le devenir du paysage de l'art contemporain rennais avec cette nouvelle venue. La biennale allait-elle faire de l'ombre aux acteurs plus petits: associations, centres culturels, etc. ou au contraire, allait-elle renforcer leur visibilité en attirant un public nouveau?

Les financements qui devaient lui être alloués par les instances publiques territoriales n'allaient-ils pas être soustraits à des projets moins spectaculaires mais tout aussi importants pour l'équilibre culturel à long terme?

Il me semble que ces inquiétudes légitimes des premiers instants ont été apaisées par l'installation progressive de l'événement dans le paysage, et cette tendance devrait se poursuivre avec sa troisième édition en 2012, organisée par une nouvelle association, Lucidar, dirigée par Anne Bonnin.

Contribuer à l'attractivité culturelle

En effet, obéissant à une norme internationale implicite, une biennale a pour vocation de toucher un pu-

blic élargi, bien au-delà de la région et du petit cercle des amateurs et des spécialistes, ce qui contribue à accroître le rayon de visibilité d'une scène locale, phénomène dont bénéficient les artistes et les lieux de diffusion de l'art qui y sont implantés. Il est à parier que d'ici cinq ou dix ans, on pourra dire que la création des Ateliers de Rennes a contribué à l'attractivité culturelle de la capitale bretonne, tout comme Estuaire sert celle de Nantes. Il faut donc souhaiter qu'ils perdurent.

Concernant les deux projets que j'ai eu la chance de mettre en place, s'ils s'inscrivaient dans un tel format de biennale, c'est-à-dire d'événement « spectaculaire » d'une certaine ampleur (de nombreux artistes exposés en même temps, avec des œuvres inédites la plupart du temps, et parfois monumentales), ils étaient aussi empreints d'un désir d'aborder des préoccupations de fond, directement en prise avec notre système économique actuel et les représentations sociales, culturelles et politiques que celui-ci véhicule: pour *Valeurs croisées*, les quelque soixante artistes portaient un regard critique sur la marchandisation du monde, dont les différents composants sont de plus en plus ouvertement évalués sous l'angle du chiffre et de la rentabilité, et pour *Ce qui vient*, je proposais à presque autant d'artistes d'interroger notre relation à l'avenir, devenue problématique avec la fin du progrès et l'inquiétude devant la transformation des conditions d'existence sur notre planète.

Dans les deux cas, il s'agissait de voir comment les créateurs traduisent ces états de fait dans leurs œuvres, et aussi de leur proposer un contexte conceptuel spécifique pour produire de nouvelles formes. Afin d'établir un dialogue avec leurs productions, j'ai invité des penseurs à alimenter la réflexion en amont, en aval et pendant le temps de l'événement. Il s'est ainsi construit autour de ces deux projets une forte impulsion intellectuelle propice à enrichir des processus d'écriture artistique ainsi que deux importantes publications.

Cette ville a un potentiel

Aujourd'hui toujours basée à Rennes, car y appréciant la qualité de vie et des artistes qui y sont implantés, je travaille comme commissaire indépendante dans différentes géographies mais j'ai aussi le désir d'œuvrer sur place. Il me semble que cette ville a un potentiel pour accueillir des projets déployant une intensité critique et in-

« J'avais proposé un projet qui allait au-delà d'une simple exposition. »

À Rennes, « une attente forte, une grande disponibilité à l'échange et à la collaboration »





telle, touchant des préoccupations ancrées dans les grands questionnements artistiques de l'époque, dans les modes de vie et les rapports sociaux, qu'ils soient d'ici ou d'ailleurs.

Si on la trouve dans le champ chorégraphique grâce au Musée de la danse de Boris Charmatz, cette dimension manque un peu dans le champ de l'art contemporain, installé dans une certaine routine. Je pense que la scène artistique ne souffrirait pas d'être plus expérimentale, plus ambitieuse dans ses interrogations sur la place de l'art dans le monde d'aujourd'hui. Les Ateliers de Rennes peuvent y pourvoir tous les deux ans, mais que se passe-t-il dans l'entre-temps? Comme c'est le cas pour la danse, il faudrait parvenir à mieux déconstruire les habitudes, créer un contexte qui permette de prendre des risques artistiques et intellectuels, où se croisent de multiples enjeux et de multiples énergies venues de tous horizons.

« Je pense que la scène artistique ne souffrirait pas d'être plus expérimentale, plus ambitieuse. »

De l'audace!

Pour finir, à l'instar de beaucoup de mes confrères du champ artistique, j'éprouve le besoin d'une plus grande lisibilité de la politique culturelle de la Ville, car les derniers développements (incertitudes sur le sort de la Criée, restructuration du projet de la Brasserie Kronenbourg en salle d'exposition polyvalente sans direction artistique) ne sont pas des signes très moteurs. Comme eux, je reste persuadée qu'une ville crée de la valeur à moyen et long terme quand elle est audacieuse et sait exprimer ses visions propres, ses convictions et un engagement auprès des créateurs et de leurs intuitions, lesquelles ne sont pas toujours confortables ni directement solubles dans la médiation et l'action sociale.

Et tous les ingrédients sont là: une scène d'artistes émergents issus des écoles de la région, des artistes confirmés de grand intérêt, de jeunes commissaires issus du Master des métiers de l'exposition de l'Université Rennes 2, formation unique en son genre, des Archives de la critique d'art, des lieux de diffusion et des associations engagés auprès des artistes ainsi qu'une manifestation d'ampleur comme les Ateliers de Rennes.

Une nouvelle scène artistique rennaise émerge

RÉSUMÉ > Une nouvelle génération de jeunes artistes est en train d'émerger à Rennes. Ceci grâce à un écosystème (lieux, instances, réseaux) qui favorise la création. Aujourd'hui, la « scène rennaise » de l'art contemporain s'exporte un peu partout en France et dans le monde, contribuant à l'attractivité de notre métropole. Raison de plus pour ne pas relâcher l'effort, plaide Patrice Goasduff.



TEXTE > **PATRICE GOASDUFF**

« Vit et travaille à Rennes »

Ils ont entre 25 et 35 ans et présentent leur travail au niveau local, régional et national. Ils ont des pratiques novatrices, parfois déroutantes, et participent tous activement à cette scène émergente rennaise qui s'exporte. Ils se nomment Antoine Dorotte, Laurent Duthion, Julie-Christine Fortier, Nikolas Fouré, Angélique Lecaille, Briac Leprêtre, Damien Marchal, Benoit-Marie Moriceau, Samir Mougas, Yann Sérandour pour n'en citer que quelques uns.

Ils ont été formés dans des écoles d'arts ou des universités de Bretagne ou d'ailleurs et chacun à sa manière développe un travail singulier qui fait écho à l'architecture, l'urbanisme, l'archive, l'histoire de l'art, la conquête de l'espace, la mythologie, les mutations biologiques, le tag, la BD, les jeux vidéos...

Ils font partie de ces artistes qui n'ont pas choisi un médium unique comme moyen d'expression mais préfèrent en expérimenter plusieurs, passant aisément de l'aquarelle à la sculpture (Briac Leprêtre), de l'installation à la photographie (Benoit-Marie Moriceau), de la gravure à la vidéo (Antoine Dorotte), de la manipulation génétique à l'art culinaire (Laurent Duthion), de l'eau-forte à la mosaïque (Nikolas Fouré).

PATRICE GOASDUFF est artiste, réalisateur et dirige avec Anne Langlois l'espace d'exposition 40mcube à Rennes.

Patrice Goasduff





Une œuvre de Benoît-Marie Moriceau : un hôtel particulier de l'avenue du Sergent-Maginot enrobé de noir en novembre 2007 avant sa destruction.



Ces jeunes artistes, comme on les nomme également, ont des points communs : celui de pratiquer le dessin - qu'ils manient avec virtuosité - sous toutes ses formes, dans tous les formats et sur tous les supports. Ils font partie d'une génération en mouvement qui ne cesse de circuler, de se déplacer ici et là où l'art contemporain se montre. Ils exposent en France et à l'étranger, dans des espaces associatifs, alternatifs, des galeries privées, des centres d'art, des Fonds régionaux art contemporain, des musées, des institutions prestigieuses comme le Musée d'art

moderne de la Ville de Paris ou le Palais de Tokyo, devenus des références en termes d'art contemporain en France. Ils exposent également dans des espaces extérieurs publics ou privés, répondent à des commandes publiques et des « 1 % artistique ». Ils sont pour la plupart représentés par des galeries de Nantes, Bordeaux ou Paris qui diffusent leur travail auprès de collections publiques et privées et ce, pour certains d'entre eux, au niveau européen.

Ces artistes, indépendants et entreprenants, qui en-

tiennent des réseaux professionnels et médiatiques nationaux, proposent une production artistique que l'on peut qualifier d'émergente.

L'émergence, un phénomène artistique

Le terme d'émergence est généralement lié à des secteurs de la recherche comme la physique, la biologie, l'écologie, la socio-économie, la linguistique et autres systèmes dynamiques comportant des rétroactions. Ce terme désigne l'apparition soudaine de nouvelles caractéristiques à un seuil critique de complexité. On peut qualifier un phénomène « d'émergent » lorsque l'ensemble fait plus que la somme de ses parties. Ce terme est également utilisé dans le champ de l'art pour qualifier de jeunes artistes qui « émergeraient » de la masse, en quelque sorte. Or il me semble que la définition peut être élargie et que ce terme peut être employé pour qualifier ce que produit un artiste au sein de son travail d'une part et au sein de la société d'autre part.

L'intégration du mot « émergent » au vocabulaire utilisé dans le champ de l'art induit l'idée selon laquelle la recherche existe dans le domaine culturel. La culture peut donc être apparentée à un domaine de recherche et les artistes à des chercheurs non spécialisés, ou plutôt pluri-spécialisés. À l'instar de Laurent Duthion qui développe depuis dix ans avec l'Institut national de recherche agronomique des recherches sur le polygreffage, technique qui consiste à associer par greffe plusieurs variétés et espèces d'arbres fruitiers (mirabelle, prune, abricot, amande, pêche).

Ces recherches ont abouti et les arbres fruitiers polygreffés sont aujourd'hui visibles au château d'Oiron (Deux-Sèvres). Cette collaboration fut possible parce que la finalité des recherches de l'artiste étaient esthétiques et non commerciales : l'Inra considérant comme supérieur l'échanges d'informations liées à cette recherche, ils ont décidé d'aider l'artiste dans sa démarche.

Le travail et la position de l'artiste sont complexes. L'artiste rassemble et réunit des sources et des domaines différents qu'il confronte dans ses œuvres et dans son travail. C'est un chercheur d'idées et de formes permanent. Il utilise les matériaux disponibles sur le marché, anciens ou nouveaux (parfois tout nouvellement commercialisés), nobles ou pauvres, neufs ou de seconde main, matériels ou immatériels. Il crée des rapprochements inattendus, com-

pile, lie et délie, analyse les rétroactions dans un but de recherche intellectuelle, esthétique, formelle, émotionnelle, pouvant d'ailleurs provoquer attirance ou rejet.

L'artiste choisit un matériau non seulement pour ce qu'il est mais aussi pour ce qu'il représente, pour l'information qu'il véhicule, et le rapproche d'un autre matériau pour des raisons similaires, opposées ou complémentaires. Leur rapprochement ne se réduira pas à une somme de matériaux mais à une somme d'informations. Le sens de l'œuvre n'est alors pas uniquement lié à sa forme, à ce qu'elle donne à voir, mais à un conglomerat d'informations.

Ainsi, selon notre définition, la proposition artistique produit de l'émergence, l'ensemble faisant plus que la somme de ses parties et adoptant un comportement caractérisable sur lequel la connaissance détaillée de ses parties ne renseigne pas complètement.

Cette manière de faire et de produire des œuvres, entretenue par un système de l'art local structuré en lien avec le réseau national et international, contribue à créer ce que l'on peut nommer une scène artistique rennaise.

Des atouts

Dans le système de l'art contemporain, la vitalité d'une scène artistique locale, comme régionale, dépend en partie de la qualité et de la diversité des infrastructures opérantes sur son territoire. Elle se mesure également au nombre d'artistes, de commissaires d'exposition, de critiques d'art et de galeristes qui choisissent d'y résider.

Rennes est une ville universitaire et d'études supérieures qui concentre plusieurs cursus en art contemporain (histoire et critique des arts, arts plastiques, École européenne supérieure d'art de Bretagne, écoles d'arts appliqués) accompagnés d'outils exceptionnels comme les Archives de la critique d'art. Des professionnels (artistes, critiques, commissaires d'exposition) sont formés sur ce territoire avant de s'envoler vers d'autres horizons. De nombreux directeurs de centres d'art et de Frac qui exercent aujourd'hui en France ont ainsi été formés en histoire de l'art à l'Université Rennes 2.

Différentes infrastructures publiques et privées défendent la création sur ce territoire : un centre d'art, une Biennale d'art contemporain, 40mcube, Standards, deux galeries privées, une galerie universitaire, un Fonds régional d'art contemporain, un Fonds communal, un

« On peut qualifier un phénomène « d'émergent » lorsque l'ensemble fait plus que la somme de ses parties. »





Fonds départemental, des centres culturels et autres structures satellites non dédiées. Parallèlement des dispositifs de soutien aux artistes et à la création existent. Ils ont été mis en place par les différentes collectivités territoriales et la Direction régionale des affaires culturelles (bourses à la création, aides à l'installation, ateliers...).

Malgré ces atouts, les artistes s'implantent peu sur le territoire et migrent vers Paris ou Nantes. On remarque également la quasi-absence d'un marché de l'art contemporain au niveau local, les collectionneurs se rendant à Paris pour faire leurs achats.

S'il est sain que les jeunes professionnels formés à Rennes partent de la ville et/ou de la région où ils ont étudié, la possibilité d'y revenir pour exercer sur et depuis ce territoire doit être envisageable pour eux. Ceci peut se faire s'ils trouvent un atelier à loyer modéré (ce qui est notamment permis avec les ateliers de la Ville de Rennes), s'ils trouvent des coproducteurs pour produire leurs œuvres, s'ils peuvent montrer leur travail dans des espaces d'exposition disposant de réseaux nationaux, bénéficier de résidences rémunérées, et s'ils ont la possibilité de vendre leur travail. Ce sont les conditions nécessaires pour convaincre les jeunes artistes de rester sur un territoire. Si les territoires n'offrent pas ces possibilités, les créateurs migrent vers ceux qui leur paraissent plus attractifs.

Pour retenir et attirer les artistes plus confirmés, les villes se doivent d'avoir d'autres qualités. Les artistes confirmés ont des besoins plus précis. Ils s'intéressent à la qualité des ateliers, des professionnels, de l'enseignement dispensé, des moyens de communication, à la diversité et surtout au savoir-faire des corps de métier présents...

Une scène artistique émerge quand, sur un même territoire, artistes confirmés, jeunes artistes, représentants d'institutions, collectionneurs et publics se côtoient et se rencontrent dans des lieux fédérateurs.

Aujourd'hui, ce dispositif, ce maillage de structures complémentaires permet l'émergence d'une scène artistique à Rennes. Sachons la développer, la défendre et la valoriser. Permettre son développement et empêcher son évasion représente un véritable enjeu de territoire car l'émergence créatrice participe à l'émergence économique et inversement.

Un enjeu pour le territoire

Si l'art et la culture sont, de manière générale, des vecteurs de développement territorial, la présence d'une scène artistique émergente forte dans le domaine de l'art contemporain représente un véritable enjeu local. Ces artistes sont des chercheurs qui bousculent ce qui se fait et la manière de le faire. Ils multiplient les techniques et technologies qu'ils utilisent. Ils ne peuvent de fait pas les maîtriser toutes. Ils réunissent donc des spécialistes et des compétences dans le but de développer leurs œuvres, à la manière d'un réalisateur qui s'entoure d'un cadreur, d'un monteur ou d'un preneur de son. Lorsque Benoît-Marie Moriceau réalise *Psycho*, et recouvre intégralement de peinture noire un hôtel particulier du centre-ville de Rennes, il travaille avec des producteurs, s'entoure de spécialistes en peinture biodégradable, d'alpinistes et d'un photographe afin de conserver les traces de cette œuvre.

Les artistes travaillent avec tous les corps de métier et font appel aux compétences de chercheurs spécialisés, d'industriels et d'artisans auxquels ils demandent souvent l'irréalisable dans un souci de précision et de perfection. Leurs interlocuteurs s'adaptent, font évoluer leurs techniques et process afin de répondre à leurs attentes. Dans ce réseau, chacun trouve son intérêt. L'artiste réussit à réaliser l'œuvre telle qu'il l'a imaginée. L'artisan, le chercheur ou l'industriel, grâce à la recherche artistique, fait avancer sa propre recherche et bénéficie d'un transfert de technologie qu'il pourra valoriser dans le secteur marchand. L'œuvre produite puis exposée devient alors une forme de vitrine pour l'artiste, le chercheur, l'artisan ou l'industriel. Elle montre une recherche et une maîtrise de techniques innovantes. Ce réseau est créateur d'intelligence ajoutée et contribue à l'identification d'un territoire comme un espace d'innovation.

Aujourd'hui le public rennais amateur d'art contemporain est de plus en plus nombreux. Il est demandeur d'expériences sensibles et novatrices que les artistes sont en mesure de lui offrir.

Un soutien amplifié à la création constituerait un véritable investissement productif et représenterait un signe pour les artistes de demain qui viendront à leur tour contribuer à faire de Rennes une place incontournable dans l'art contemporain d'aujourd'hui.

« Sachons développer, défendre et valoriser l'émergence d'une scène artistique rennaise. »

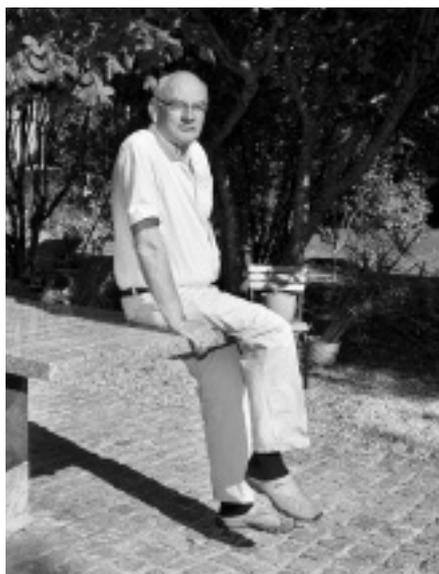
Ce qu'Alignement du XXI^e siècle apprend aux collégiens

CONTEXTE > *Professeur d'arts plastiques, Serge Bouvier entraîna ses élèves de Saint-Brice-en-Coglès dans l'aventure de l'« Alignement du XXI^e siècle » d'Aurélie Nemours, dans le quartier de Beauregard. Il raconte cette expérience d'appropriation de l'art contemporain par les enfants... C'est aussi une ode à la vertu des puissants monolithes de Rennes*



TEXTE > **SERGE BOUVIER**

Serge Bouvier (photo Yves Rousseau)

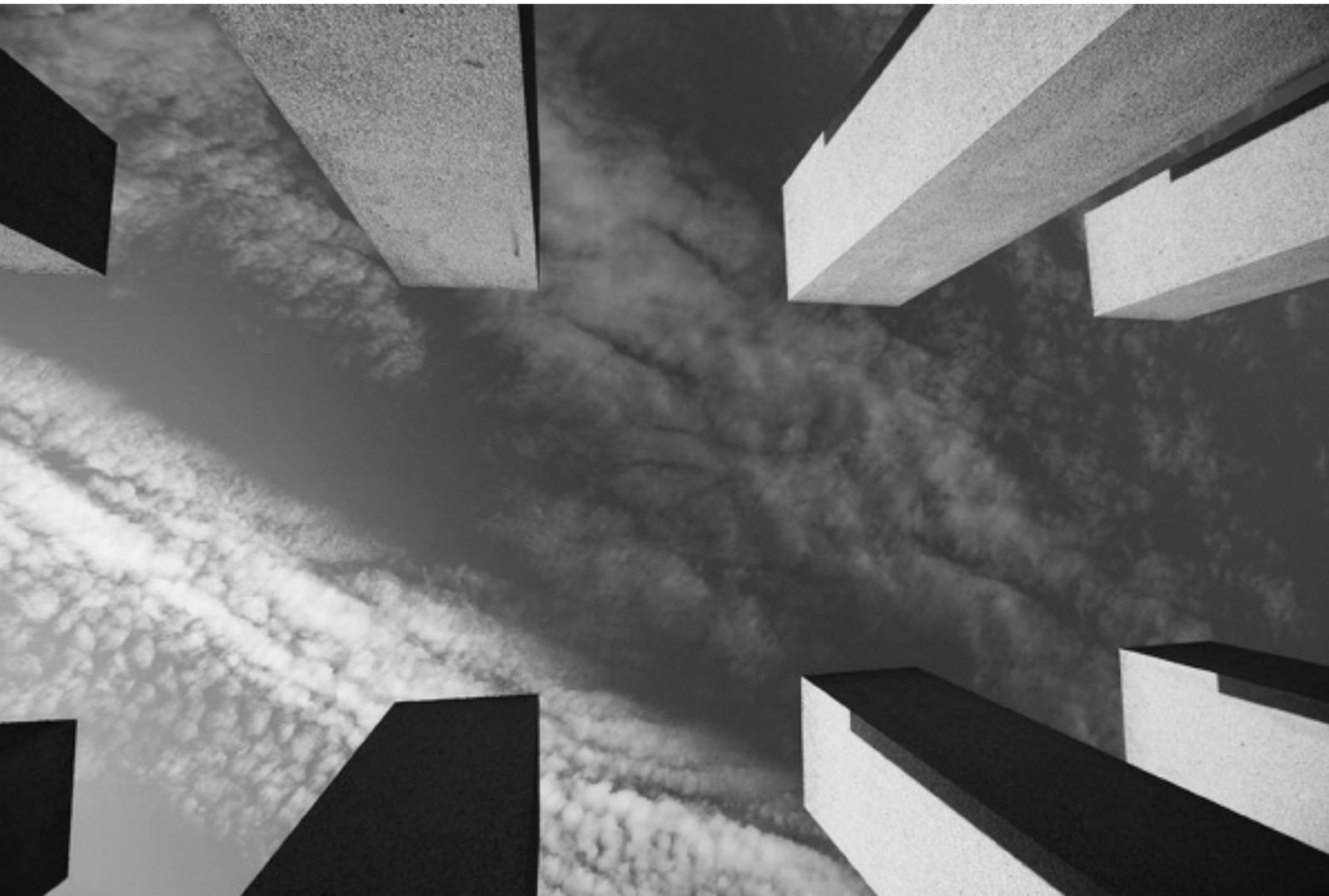


Au collègue Angèle Vannier, à Saint-Brice-en-Coglès, nous avons eu très tôt, dans les années 1980, un atelier de pratique artistique. Cette structure permit une ouverture sur le monde extérieur. Ainsi pour le projet de sculpture destiné à l'autoroute A84, tout proche, avons-nous sollicité un sculpteur de renom, Bernard Pagès qui avait plus que frôlé le mouvement Support(s) Surface(s) dans les années 60-70. Cela prit la forme d'un échange épistolaire intense entre les élèves et l'artiste. L'expérience dû s'arrêter en raison du veto de certains élus politiques locaux. Mais la maquette finale de Bernard Pagès est toujours là !

Cet épisode ne découragera pas d'autres aventures. Sans relâche, au collège, et nous exposerons des artistes de haute volée dans la galerie d'art à vocation pédagogique : Jacques Villeglé, Geneviève Asse, Aurélie Nemours, Véra Molnar, Jean-Paul Riopelle, François Morellet. Toujours dans les années 90, nous reçûmes le critique d'art Pierre Restany.

SERGE BOUVIER fut professeur d'arts plastiques et conseiller pédagogique arts plastiques à l'IUFM de Rennes. Plasticien, il a illustré des recueils de poèmes (Angèle Vannier, Kenneth White...). Il est président du pôle artistique et culturel du collège « Angèle Vannier » à Saint-Brice-en-Coglès.





Favoriser la parole

Quel intérêt, dira-t-on ? Celui de favoriser chez les élèves, leurs parents voire la population, la verbalisation, des prises de paroles étayées, l'écoute de l'autre dans un esprit de tolérance. On en arrive à Aurélie Nemours. Tous ces éléments nourriciers insufflèrent en effet une démarche pédagogique exaltante autour de l'œuvre d'Aurélie et de son ensemble sculptural à la Zac Beauregard de Rennes.

Je connaissais cette artiste et les rencontres que j'ai eues dans son atelier se faisaient sous le signe de la fulgurance, de la clairvoyance ponctuées de tonitruance – mais charpentée. J'avais rencontré son œuvre lors de confrontations qu'elle avait désirées avec Henri Michaux et Jean Tinguely. Ces rencontres seront une mine au niveau des références artistiques lors de mon enseignement usuel d'arts plastiques ou des séances à l'atelier.

Désenclaver la culture

Avec la Ligue de l'Enseignement, son secrétaire général à l'époque René Jouquand, avec la galerie Oniris et Yvonne Paumelle, avec Martial Gabillard inlassable défenseur de l'art contemporain à Rennes, avec Adalberto Mecarelli, fils spirituel d'Aurélie... je tissais un maillage favorable à lancer un projet de grande ampleur. Je m'appuyais sur l'école « Sonia Delaunay » à deux pas de l'ensemble sculptural et en particulier avec sa directrice, Danièle Buttifant, toujours prête à saisir les opportunités. J'étais aussi soucieux de mettre sur pied un axe ville-campagne afin de favoriser le désenclavement culturel, le brassage socioculturel, l'esprit de tolérance, l'écoute aiguë de l'autre.

Cela se traduira par des lectures d'œuvres à Saint-Brice et à Rennes, avec des déplacements croisés d'élèves. Compte tenu de la vivacité de l'entreprise, Aurélie me légua nombre d'estampes. L'une d'entre elles est déterminante. Il s'agit d'un « rythme du millimètre » qui est le ferment même de son ensemble sculptural. En effet, l'enfant capable de concevoir une élévation volumétrique, en se basant sur cette estampe imaginer la conception de l'œuvre.

L'aventure nous conduira aussi dans le bassin granitique de Louvigné-du-Désert d'où les blocs de granite ont été extraits – granite choisi par Aurélie Nemours avec des desiderata fermes au sujet des arêtes des blocs !

Dans le granit de Louvigné

L'entreprise « Générale du granit » nous accueillit avec bienveillance, mesurant que des élèves seraient des ambassadeurs de l'art contemporain. Ces petits ruraux allèrent aussi au Musée des beaux-arts de Rennes, découvrir les œuvres de l'artiste et la situer dans la veine artistique de l'art concret. Cette immersion dans la ville était plus que salutaire. Les collégiens mesuraient ainsi le vœu d'Aurélie : une œuvre inspirée des alignements de Camac en zone citadine car l'art du 21^e siècle serait, selon elle, essentiellement urbain. Ils pouvaient aussi jauger le tissu dont la ville est faite. Parfois, ils connaissaient la périphérie marchande. D'un seul coup, ils pouvaient happer un quartier en devenir, la commande publique avec l'*Alignement*, le métro, le centre historique, le musée... L'art lançait des ramifications en instruction civique avec « Qu'est-ce que la commande publique ? » et surtout avec ce débat : « L'art dans la rue, à quoi ça sert ? ».

« L'art épuise le doute »

Il ne s'agissait pas non plus de démolir les idées « prêtes à penser » du type : « j'en ferai autant, combien ça coûte... », mais d'ensemencer pour le futur, de débattre... Aurélie Nemours ne disait-elle pas : « L'art épuise le doute ». Lors de l'inauguration orchestrée par Odile Lemée, très impliquée dans l'érection de l'œuvre, les enfants entrèrent naturellement dans l'ensemble sculptural de façon très ludique. Un premier pari était gagné et des enfants gagnaient ce droit à la ville, ce droit à l'art.

Il me semblait qu'il fallait aller plus loin en creusant davantage la didactique des arts plastiques. Je déposais un projet de DVD près du Centre régional de documentation pédagogique de Bretagne. Il fut accepté. Il fallait s'adjoindre une autre structure scolaire. Outre le collège Angèle Vannier et le groupe scolaire Sonia Delaunay, nous avons coopté le lycée Jean Guéhenno de Fougères où le professeur d'arts plastiques, Gilbert Delaunay excellait.

Un DVD pédagogique

Il fallait se méfier de rigidifier le produit voulu, avec les tournages vidéo. Il fallait solliciter les mathématiques, la poésie, retourner sur le terrain. Il fallait surtout démontrer que les démarches pédagogiques étaient transférables. Nous désirions avec le réalisateur Frédéric Hullin que le document CD/Vidéo jette des bases de réflexion trans-

Des élèves seraient
ambassadeurs de l'art
contemporain





posables : ici avec Pagès ou Garouste, là avec Morellet ou Buren – bref, la commande publique avec tous et pour tous. Le sujet est en fait éminemment politique et la volonté de Edmond Hervé et de ses diverses équipes municipales devaient insuffler à la base, cette démocratisation de l'art.

Pour affiner cet exposé, il nous faut quelque peu entrer dans le cours usuel d'arts plastiques arrimé le plus souvent à l'art contemporain. Cet élément est d'ailleurs bien spécifique à cette discipline. Elle va de pair avec la contemporanéité des productions artistiques. C'est peut-être un cas unique dans l'enseignement en France. Il faut donc beaucoup de perspicacité et d'engagement à l'enseignant d'arts plastiques. Il y a de plus, à chaque époque, des rejets par rapport à la novation. L'impressionnisme, le fauvisme, « DADA », le surréalisme ... entre autres, ont connu en leur temps mépris et ricanements, pour ne pas dire davantage. Il en est de même à notre époque – l'installation, les productions vidéos, la performance... sont décriées et l'enseignant doit néanmoins s'emparer de ces faits de société, si possible en les confrontant à des œuvres modernes ou plus anciennes.

Quelle charpente pour le cours ?

L'enseignant aura bien entendu la latitude de varier les situations d'enseignement et ce que nous allons proposer n'est ni figé, ni empesé. Il introduira une proposition auprès des élèves en se démarquant d'un sujet trop balisé. Cette proposition, pas simple à formuler, devra interpeller l'élève et l'inviter à produire plastiquement sans modélisation, bien sûr. Le résultat escompté est un ensemble de productions diverses, répondant néanmoins à l'incitation. Cette dernière peut-être une phrase, ou un groupe de mots bien frappés, bien pensés ou une référence plastique, un tesson de poème...

L'incitation sera entourée d'un lot de consignes et de contraintes. Le temps d'effectuation sera évidemment indiqué. Cette réalisation pourra être ponctuée d'arrêts pour la classe entière et toujours, pendant ce temps de travail plastique, l'enseignant pourra s'entretenir individuellement avec les élèves.

Suivra le temps de l'accrochage des travaux qui, petit à petit, peut être effectué par les élèves. Pourquoi ne pas investir l'espace de la classe ? Le temps de verbalisation consacré aux productions des élèves interviendra. Il faudra, là aussi à pas menus, tendre vers une circulation de

la parole libre et respectueuse de l'autre. On s'évertuera à dépasser la simple oralisation et on demandera à l'élève de bien charpenter ses dires sans les fragiliser.

Une mine de réflexion

Des présentations d'œuvres, non hâtives, pourront clore le cours et seront, elles aussi, sujettes à débat. Ces références artistiques peuvent varier selon le déroulement du cours. Une erreur (et le statut de l'erreur est important en arts plastiques), une remarque d'élève, une production en cours de réalisation peuvent infléchir le choix des références artistiques.

Ce schéma de cours doit varier car l'élève apprenant, peut se couler trop aisément dans un moule intangible. Il faut modifier le déroulé du cours pour éviter une certaine sclérose préjudiciable à tous, élèves et enseignant.

Pour aller plus avant, vous pouvez vous plonger dans le DVD publié par le CRDP Bretagne¹ qui fourmille d'exemples, de démarches pédagogiques, d'entretiens. Ces derniers permettent de formuler de nouvelles incitations pour des cours, d'étayer ses réflexions, de conforter ses convictions et ne pas sombrer dans des certitudes.

Alignement du XXI^e siècle d'Aurélie Nemours avec bientôt à ses côtés le FRAC Bretagne, est une mine de réflexions pour tous : art concret au 20^e siècle et de nos jours, de Malévitch et Mondrian à Morellet..., statut du socle dans la statuaire au fil des siècles, étude du manifeste de l'art concret, etc.

Vous jetterez aussi inévitablement des ponts avec l'histoire, la mathématique, la poésie. Dans ce dernier versant, je pense à Guillevic dans « Carnac »...

Une incomparable horloge solaire

Je privilégie à titre personnel, ces pontages et vous livre un poème de Aurélie Nemours qui sied bien à cet exposé :

« rythme du millimètre
frémissement de la grille
le signe et le sens
charge du silence
le nombre illuminé

1. Ce double DVD coordonné par Serge Bouvier comprend une vidéo sur « L'art contemporain en classe » et le film « Entre ciel et terre » consacré à l'« Alignement du XXI^e siècle ». En vente 29 €, dans les librairies ou sur www.scren.com

Jeter des ponts avec
l'histoire, la
mathématique, la poésie.

L'Alignement (photos Jean-Paul Kerbart – CRDP de l'Académie de Rennes)



cœur de la forme
secret de la figure »
in « Oscillatoire » 1991.

Invitons-nous les uns les autres, à nous passionner pour l'art contemporain. Les entrées sont multiples, parfois délicates mais libèrent du carcan quotidien. La passion n'est pas une faute de goût dans notre univers. Il faut de temps à autre prendre du recul, s'appuyer sur du tangible, rejeter les scories et repartir. Il faut accompagner l'élève dans ce cheminement, attendre et guetter de futures productions soumises à la commande publique à Rennes. Que les décideurs pensent entre autres à Véra Molnar...

Quant à nous, collège et son pôle artistique, il nous faut sans cesse remettre l'art sur le métier. C'est ainsi qu'avec

le collège qui initie des classes de ville, nous retournons régulièrement visiter le quartier de Beauregard et son *Alignement*, horloge solaire incomparable quand le beau temps est avec nous. Il en va de même avec le pôle artistique et culturel du collège. Régulièrement, nous mettons sur pied des visites à Rennes. À ces occasions, au programme, nous proposons des œuvres issues de la commande publique.

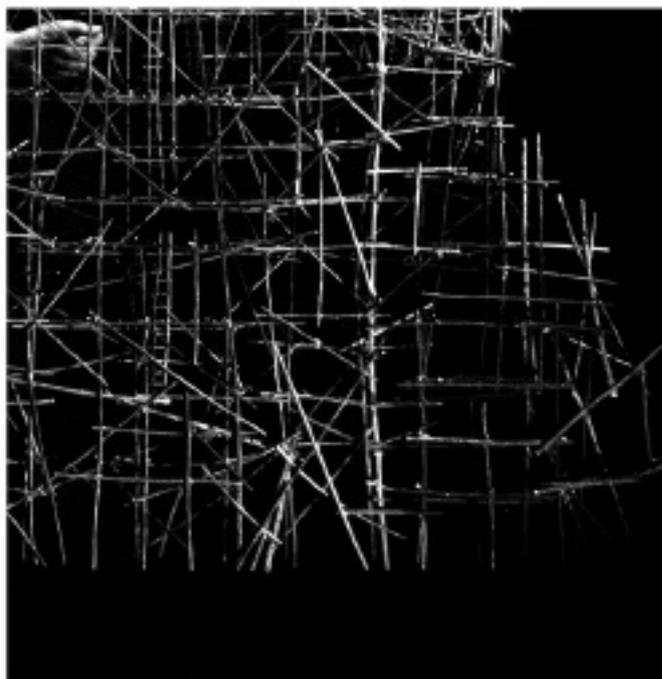
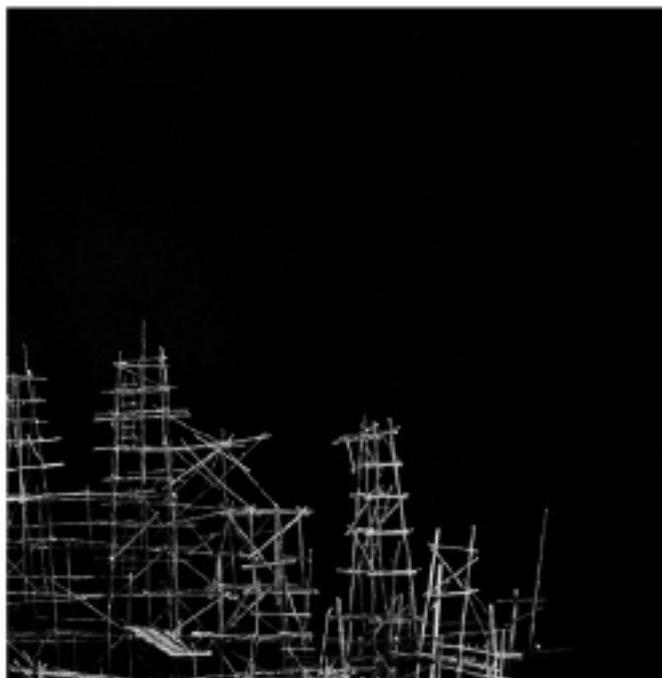
« Il restera toujours une fenêtre
où se pencher, des promesses à tenir,
un arbre où prendre appui »
Andrée Chedid

Saisissons-nous des fenêtres sur la vie.





« Gulliver VIII », une photographie de Pascal Mirande



La photographie : territoire foisonnant mais dispersé

RÉSUMÉ > *La photographie tient son rang à Rennes. Multiples talents, multiples lieux, multiples initiatives. Pourtant, on s'accorde à dire que la ville manque d'un espace d'exposition permanent et d'un événement fédérateur. Tour d'horizon avec deux observateurs impliqués, Mirabelle Fréville et Claude Tible.*

TEXTE > **GEORGES GUITTON**



La photographie est à Rennes un vaste continent. En témoigne dans ce numéro de *Place Publique*, l'article d'Alain Croix sur le patrimoine d'images que recèle cette ville (p. 88 et suivantes). « Que voulez-vous, la Bretagne est une terre de photographes depuis toujours », rappelle Claude Tible, conseiller artistique de la Galerie Carré d'Art¹. Premier paradoxe, la photo fourmille de partout et pourtant « il manque à Rennes un grand lieu dédié à la photographie ». Second paradoxe, relevé par la réalisatrice Mirabelle Fréville², Rennes est un « vivier de photographes » talentueux et connus et pourtant on ne voit pas ici « de figures émergentes ou spectaculaires ». Pas d'équivalent du Jean Dieuzaide de Toulouse ou du Lucien Clergue d'Arles.

Rennes est un « vivier de photographes » talentueux et connus

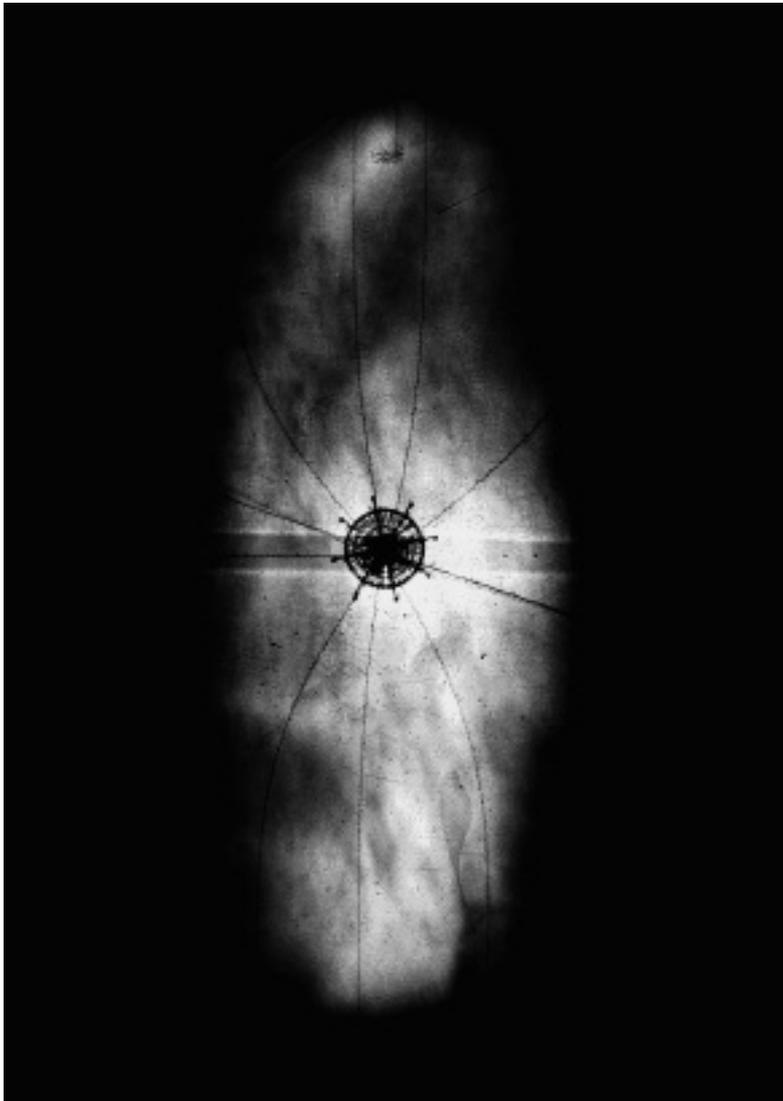
1. Claude Tible est le conseiller artistique de la galerie « Le Carré d'Art », située au Pôle Sud à Chartres-de-Bretagne, une galerie municipale existant depuis 25 ans. Claude Tible a longtemps collaboré au Triangle. Pratiquant la photo de longue date, il s'intéresse aussi à l'histoire de la photographie. Voir www.galerielecarredart.fr

2. Mirabelle Fréville, arrivée à Rennes il y a 16 ans, elle intervient dans le champ de la littérature, du cinéma et de la photo : programmation de Travelling, exposition « Bretagne et cinéma », programmation des photos grand format sur la place de l'Hôtel-de-ville, créations de Photoramas, procédé original entre le diaporama et le film court. À voir sur le site www.clairobcur.info





Un sténopé de Christophe Le Dévéhat



Ce n'est pas une raison pour pleurer. Balisons plutôt le paysage avec Claude Tible et Mirabelle Fréville. Inventaire non exhaustif. Dans un coin, on trouve des piliers comme Georges Dussaud, Jean Hervoche ou encore Claude et Marie-Jo Carret. « Ce sont des autodidactes formés dans les photo-clubs, ils ont créé une œuvre. Ils appartiennent à l'héritage humaniste ».

Dans un autre coin du paysage, la génération des photographes issus de Rennes faisant carrière à Paris, par exemple, Richard Dumas, de l'Agence Vu, célèbre pour ses « portraits » bien qu'il récuse cette appellation, David Sauveur, 40 ans, également de l'Agence Vu³, Marion Poussier, prix 2010 de l'Académie des Beaux-Arts, photographe du quotidien (voir son travail dans *Place Publique* N° 13)...

Autre coin du paysage, celui des photographes, plutôt jeunes, plutôt en vue et habitant ici. Retenons sans souci du palmarès : Cédric Martigny, de Fougères (né en 1974), Delphine Dauphy (né en 1975), Élodie Guignard (née en 1979), et aussi Marc Loyon, Richard Volante, Christophe Le Dévéhat, Laurent Grivet...

Enfin, autre zone de créateurs, celle des artistes qui font de la photographie. Même s'il faut se méfier des catégorisations, il est sûr que « les jeunes ont une autre approche. Ils se revendiquent en tant qu'artistes, ont souvent fait les beaux-arts et ont pour atout de posséder une grande maîtrise technique », analyse Claude Tible. « Ils ont un regard, une vraie culture photographique qui n'existait pas dans les années 80 », estime Mirabelle Fréville. Et de citer ces plasticiens de formation que sont par exemple Pascal Mirande, ou Muriel Bordier (prix Arcimboldo 2010) ou encore David Zerah.

Tous ces créateurs composent un kaléidoscope où il serait vain de chercher une unité. Désolé, on ne peut pas vraiment parler d'« école rennaise ». Il y a ici une diversité de pratiques et d'usages « qui coexiste d'ailleurs souvent à l'intérieur d'une même personne. Certains conjuguent photo-reportage, publicité, enseignement et création personnelle », note Claude Tible. Autre trait caractéristique des « nouveaux photographes » rennais, selon Mirabelle Fréville, « ils s'organisent parfois en collectifs

3. David Sauveur, né en 1974 à Dinard, est lauréat de nombreux prix. Photographe de l'agence Vu, il a travaillé sur Jérusalem et en 2011 sur la révolution libyenne. En août dernier, alors qu'il était en vacances à Collioure, il a été très violemment agressé par des voleurs et se trouvait toujours dans le coma à la fin 2011.

« Icare », une photographie de Pascal Mirande

formés autour de goûts communs avec le désir de revivifier la photo ». Par exemple, le groupe « Il pleut encore » qui rassemble 9 photographes de la ville (Voir leur travail sur le portrait des habitants de Rennes Métropole dans *Place Publique* n° 8). Ou encore les 7 photographes de BIP (Bureau d'investigation photographique (www.bipagence.com)).

L'attente d'un lieu

Mais où ces photographes montrent-ils leurs photos ? On a parlé plus haut de l'absence de lieu-phare sur la ville. En revanche, la photo essaime partout : dans l'édition avec par exemple les éditions de Juillet et Lendroit Éditions. Beaucoup sur Internet, car les photographes sont logiquement les premiers à s'être emparés de cet outil. Et dans des lieux « physiques » tels que le Carré d'Art à Pôle Sud (Chartres) qui expose 6 fois par an, l'Éclat à Thorigné, la galerie Pictura à Cesson. Dans les bars, les centres culturels (au Colombier, au Triangle), sur la place de l'Hôtel-de-ville, dans l'escalier de la médiathèque des Champs Libres, à la Galerie de l'Escalier, 9, rue Poullain-Duparc, à la Galerie librairie Exercice de Style, 6, rue Victor-Hugo. À l'université de Rennes 2 où l'universitaire Nathalie Boulouch, spécialiste de la photographie, anime la galerie La Chambre Claire...

Reste un lieu aimé par dessus tout : l'Orangerie du Thabor. Un endroit idéal pour la photo. Certains, comme Claude Tible, aimeraient bien qu'il soit voué d'une manière permanente à l'exposition de la photo à Rennes. Du côté de la mairie, l'adjoint à la Culture René Jouquand évoque aussi l'espace d'exposition en projet dans la Brasserie Saint-Hélier, qui pourrait servir ponctuellement. Ou encore un futur équipement du nouveau quartier Baud-Chardonnet qui serait dédié à l'image.

L'attente d'un événement

En tout cas, la réflexion est dans l'air. Personne ne nie qu'il faille donner une meilleure « visibilité » à la photo, cet art à la fois populaire et créatif. Mais le lieu ne suffira pas. « Un lieu, plus un contenu, plus des acteurs », telle est la recette, tranche Claude Tible. Bref, ce qu'il faut pour la photo à Rennes, c'est un événement fédérateur et « forcément collectif » avec une « thématique forte ». Une bonne base a été jetée en 2010 avec l'animation au-



tour des sténopés, ces boîtes avec un trou permettant de capter des images. « Cela s'est fait à l'échelon de la métropole, dans de multiples lieux et en fédérant de nombreux acteurs. Le public a circulé. Il y a eu une dynamique prometteuse ».

À la mairie aussi l'on plaide pour un « grand événement ». Dans la foulée du festival « Image publique n° 5 », organisé par Photo à l'Ouest à l'automne dernier, l'adjoint René Jouquand aimerait bien que l'on s'achemine vers « quelque chose de plus consistant, qui pourrait être l'« Octobre de la photographie à Rennes » ».





Les Ateliers de Rennes, troisième édition à l'automne 2012

CONTEXTE > *La troisième Biennale de Rennes dénommée Les Ateliers de Rennes se déroulera de 15 septembre à 9 décembre 2012. Pour la prochaine manifestation, la commissaire d'exposition Anne Bonnin a choisi la figure du pionnier.*



TEXTE > **GEORGES GUITTON**

Ce matin-là, Anne Bonnin¹ se frotte les mains.

Elle vient d'avoir l'assurance que « sa » biennale se déroulera dans deux lieux rennais majeurs : la salle d'exposition du tout nouveau Frac (Fonds régional d'art contemporain) à Beaugard et l'ancien Centre des télécommunications, avec sa célèbre tour antenne quai de la Prévalaye. « Cela me ravit que les Ateliers de Rennes prennent place dans des constructions d'époques et de conceptions différentes, en particulier dans ce bâtiment de Louis Arretche emblématique de l'architecture septuagintaire, appelé aujourd'hui *Newway Mabilais*, et dans le futur bâtiment du Frac, conçu par Odile Decq, car j'ai pensé mon projet artistique en rapport avec l'architecture et l'environnement urbain. Quand je suis venue à Rennes pour préparer le concours de la Biennale 2012, j'ai regardé la ville actuelle, non pas le cœur ancien, mais un urbanisme mélangé qui s'est développé depuis les années 60 et compose un panorama architectural contemporain ».

Entre le Frac de l'architecte Odile Decq, témoin de l'actuel, et la tour d'Arretche, témoin de l'architecture

¹. Anne Bonnin est critique d'art et commissaire d'exposition. Elle enseigne à l'École supérieure d'art de Clermont-Ferrand. Elle a organisé en 2009, l'exposition *Pragmatism & Romanticism* à la Fondation Ricard à Paris, et l'exposition *Sauvagerie domestique* à Gennevilliers. Pour la biennale, elle a créé l'association Lucidar qui comprend également Marie Cantos, historienne de l'art et Joëlle Folch, administratrice. Voir www.lesateliersderennes.fr

Anne Bonnin dans les locaux des Ateliers de Rennes installés dans la maison de l'ancien maire François Chateau, décorée de fresques, avenue Sergent-Maginot



des années 70, la biennale va donc permettre « à travers l'art, de porter un regard à la fois sur une ville contemporaine et sur une architecture moderniste – non pas un modernisme héroïque mais tel qu'il a été mis en œuvre dans les grands programmes de construction après la guerre en France et en Europe. » Ces nouveaux habits de la Biennale tranchent évidemment sur les deux premières éditions qui eurent pour écrin le vieux Couvent des Jacobins, aujourd'hui en attente de transformation en Centre des congrès.

Grâce au mécénat d'Art Norac

Créée en 2006, la Biennale a joué dès le départ un rôle de catalyseur des forces artistiques locales puisque les Ateliers de Rennes s'associèrent à de multiples partenaires (40mcube, Musée des Beaux-Arts, La Criée, etc.). Le public fut au rendez-vous : 50 000 visiteurs pour chacune des deux éditions en 2008 et 2010, dirigées par la commissaire Raphaëlle Jeune. Comme prévu, un nouvel appel d'offre a été lancé pour les deux prochaines éditions, appel remporté par Anne Bonnin.

La grande originalité de la Biennale de Rennes est qu'elle est portée par une entreprise privée du secteur agroalimentaire : Norac, une holding forte de 3500 salariés avec à sa tête le rennais Bruno Caron, collectionneur d'art contemporain. Ce passionné fait le choix du mécénat mettant dans l'affaire plus d'un million d'euros soit 55 % du budget auxquels s'ajoutent environ 45 % d'argent public (Etat, Région, Ville). Et parce que Bruno Caron a la conviction que l'art et l'entreprise doivent faire bon ménage, la commissaire a répondu à l'appel d'offre en élargissant cette approche de l'art : « j'ai pris le terme « entreprise » au pied de la lettre », précise Anne Bonnin.

Pour les deux précédentes éditions, certains artistes ont réalisés leurs œuvres au sein d'entreprises de la région. Ce ne sera pas le cas cette année, même si le travail au sens artisanal, ouvrier, artistique sera évoqué. Ainsi, « une vingtaine d'œuvres originales seront produites ». Pour trouver des artistes, Anne Bonnin a « sillonné l'Europe ». Des noms ? Guillaume Leblon, Pierre Leguillon, Dove Allouche, Ian Kiaer, Marie Voignier, Katinka Bock. Pas impossible que deux œuvres s'installent dans l'espace public. La commissaire rêve de quelque chose en rapport avec prairies Saint-Martin.

Le thème du pionnier

Et le thème 2012 ? Quelques mots. À prendre comme des pistes : « c'est une figure de conquête, positive et négative, si l'on songe à sa violence. Une figure ambivalente qu'il s'agit de déplier dans ses aspects contradictoires. Au sens courant du terme, « pionnier » désigne un défricheur, un découvreur, un inventeur, quelqu'un qui élargit les limites d'un domaine de connaissance. Il s'agit de porter un regard sur une histoire de la modernité élargie, du pionnier américain au migrant post-colonial. La thématique propose un horizon d'interprétation à des pratiques actuelles dans leur diversité : œuvres environnementales, sculptures, peintures, vidéo, utilisation de l'archive, etc. Le projet se déploie autour de plusieurs axes de recherche, tels que l'architecture, l'anthropologie, l'histoire individuelle et collective. »

En cet automne, les choses s'esquissent mais sont loin d'être bouclées. La commissaire est enthousiaste. Elle prévoit de solliciter une cinquantaine d'artistes. Et il lui reste encore beaucoup à défricher d'ici au mois de septembre pour offrir aux Rennais leur troisième Biennale.

Bruno Caron a la conviction que l'art et l'entreprise doivent faire bon ménage





40mcube, sur fond imaginé de décor exotique, avec la stèle de Nicolas Milhé. Photo Patrice Goasduff.



La galerie 40mcube cultive l'avant-garde

RÉSUMÉ > *Galerie associative, 40mcube est à la pointe de la jeune création contemporaine. Insolites, parfois dérangeantes, ses propositions se veulent ancrées dans le matériau et l'urbanisme d'aujourd'hui.*



TEXTE > **GEORGES GUITTON**

L'aspect extérieur n'a rien d'affriolant. Mais, avec la sévérité de son architecture d'entrepôt industriel, c'est comme une marque de fabrique que 40mcube offre au regard de l'avenue Sergent-Maginot. Le cubage chiffré de son titre semble confirmer cette intention technophile. Tout comme, avant d'entrer dans les lieux, la vue du jardin devenu parc de sculptures urbain où trône une stèle en béton armé signée Nicolas Milhé.

Depuis dix ans que la galerie existe, elle n'a cessé d'encourager à travailler les matériaux ou à intervenir sur les chantiers de construction. « Très vite, on s'est tourné vers l'espace public et avons incité à travailler sur l'urbanisme », indiquent Anne Langlois et Patrice Goasduff, deux « purs produits de Rennes 2 », qui ont créé cette structure associative aidée par la Ville.

La galerie a migré. Au début, c'était à l'entrée de la rue de l'Alma. En face du chantier du parking, près de la prison des femmes. « Le Québécois Yves Gendreau a travaillé sur le parking en y créant des constructions, se souvient Patrice Goasduff. Nous nous sommes toujours interrogés sur « Qu'est qu'un chantier? » avec des œuvres qui essaient de questionner les habitants ».

Depuis deux ans, 40mcube occupe l'ancien garage Volvo et « s'y trouve très bien ». Son travail? « Prospector





Une vue du parc de sculptures de 40mcube. Stéphanie Cherpin, *Suburban Relapse*, 2011, maisonnette en bois, crépi (à droite) et Briac Leprêtre, *Obstacle*, 2011 (à gauche). Photo André Morin



nissant 12 plasticiens des deux villes, pour montrer « la complémentarité des deux scènes artistiques », tout cela dans le cadre de la fameuse coopération Rennes-Nantes.

Et le public dans tout cela? 12 000 visiteurs par an, affichent Anne Langlois et Patrice Goasduff. « On fait des démarches volontaristes pour inviter des constructeurs de chantiers ou des publics liés aux projets ». C'est le cas depuis 2003 pour la série d'expositions intitulée « Chantier public ». La galerie travaille aussi vers les scolaires, l'hôpital, les accueils de jour. Avec un budget annuel est de 120 000 euros, elle finance notamment deux postes celui d'Anne Langlois et de Cyrille Guitard (Patrice Goasduff, lui, est bénévole). Le financement est public à 80 %, assuré par la Ville, la Région, la Drac et Art Norac.

40mcube ajoute une autre activité aux résidences et aux expositions: la galerie représente en effet les Nouveaux Commanditaires pour les départements du Finistère, du Morbihan et de l'Ille-et-Vilaine. C'est-à-dire qu'elle joue le rôle d'intermédiaire ou de conseiller entre les acquéreurs et les artistes, entre les institutions et l'art contemporain. « Une position idéale », souligne Patrice Goasduff.

40mcube, 48, avenue Sergent-Maginot, 35000 Rennes. www.40mcube.org

des artistes, à Rennes ou ailleurs. Des choix subjectifs assumés, avec toujours la volonté de montrer de l'art contemporain pointu, les nouveaux matériaux », même si ça peut être très perturbant pour le public. » Tous les médiums sont bons: vidéo, béton, ou « concrete canvas », ce textile qui se transforme en béton. « Finalement, nous sommes toujours entre recherche et art contemporain ».

Les artistes viennent en résidence, travaillent dans le sous-sol et souvent en équipe, comme actuellement Antoine Dorotte dont le travail débouchera sur une exposition en février 2012. À croire que les intuitions de 40mcube sont bonnes: « Les commissaires d'exposition regardent de très près ce que nous faisons. Il n'y a dans le pays que trois ou quatre structures de l'émergence telles que la nôtre. Depuis dix ans, nous avons proposé des artistes qui comptent désormais sur la scène nationale comme Milhé, Dorotte, Gendreau, Denicolai, Moriceau... »

Ces créateurs, on a pu les retrouver en cette fin d'année 2011 pour l'exposition « RN137 ». Une présentation commune à Rennes et à Nantes – d'où le titre - réu-

« Les commissaires d'exposition regardent de très près ce que nous faisons. »

Le Musée dans l'attente d'un nouveau souffle

RÉSUMÉ > *Le Musée des beaux-arts de Rennes, qui est en train de changer de directeur, n'est pas absent de la scène de l'art contemporain. Même s'il n'est pas aux premières loges, il affiche une intéressante collection qui hélas ne s'est pas revitalisée ces dernières années. La vénérable institution a plutôt privilégié un travail en lien avec les autres acteurs rennais de l'art actuel (Université, Criée, Biennale).*



TEXTE > **GEORGES GUITTON**

Laurence Imbernon, conservatrice chargée de l'art contemporain, devant une œuvre lumineuse de François Morellet, l'une des pièces maîtresses de la présentation d'art contemporain au musée de Rennes.



Disons le tout net, le Musée des beaux-arts de Rennes ne brille pas spécialement au firmament de l'art contemporain. Tout occupé à bichonner derrière son austère façade ses célèbres collections du 17^e siècle, notre musée aurait-il négligé le flux de l'actuel ? Parfois, le « milieu » rennais de l'art loue l'époque bénie où le jeune Laurent Salomé dirigeait l'endroit, entre 1995 et 2001¹, époque d'ouverture et d'acquisitions liées à l'art contemporain, notamment les œuvres de Geneviève Asse.

Si l'éclat ne semble plus au rendez-vous, il serait injuste de tout dénigrer. L'absence d'esbroufe est vertu rennaise. « C'est vrai que nous avons peu de grandes expositions, admet Laurence Imbernon, la conservatrice chargée de l'art contemporain. Mais nous menons un travail de fond et sommes très actifs en termes de partenariat et d'association avec les collègues de l'École des Beaux-Arts et des sections art de Rennes 2 ». Sans parler des liens amicaux créés avec le Triangle, le Frac et la Criée.

L'absence d'esbroufe est vertu rennaise.

1. Parti en 2001 diriger les musées de Rouen, Laurent Salomé est depuis 2011 le directeur scientifique de la RMN (la Réunion des musées nationaux).





Et d'énumérer une série d'aventures artistiques auxquelles le Musée des beaux-arts a pris sa part avec enthousiasme depuis quelques années. Deux exemples : l'événement créé en 2006 avec l'artiste suisse John Armleder produisant de grandes peintures murales style papier peint enserrant les tableaux du musée. Ou encore en 2007, l'exposition de plaques gravées de Laurent Pariente en lien avec le Triangle.

Une collection de 500 œuvres

La politique d'acquisition d'œuvres récentes reste modeste. Malgré tout, l'association des Amis du musée présidée par Sylvie Blottière a permis l'achat cette année d'un dessin d'Aurélie Nemours. Il va rejoindre un fonds d'art moderne très estimable : « Nous possédons environ 800 estampes et dessins, explique Laurence Imbernon. En ce qui concerne les peintures et sculptures contemporaines, nous avons environ 500 œuvres. »

Quatre-vingts pièces de cette collection sont exposées en permanence « dans un espace hélas un peu contraint, de 800 m² ». Mais ils font la joie des visiteurs, sensibles à la cohérence didactique de l'ensemble : Magnelli, Gris, Kupka, de Staël, Tanguy, Laloy, Morellet, Hains, Villeglé... Trois femmes sont particulièrement représentées : Geneviève Asse, Aurélie Nemours et Véra Molnar.

« Cette collection ne vient pas de nulle part », rappelle la conservatrice. « Souvent, elle est issue d'artistes qui ont créé et enseigné dans cette ville de Rennes ». Parmi eux, Francis Pellerin qui fut pendant trente ans professeur à l'École des Beaux-Arts. Une de ses sculptures métalliques trône dans l'escalier central du patio. Pellerin fit partie du groupe Mesure, proche du mouvement de l'abstraction géométrique. En 1961, la première exposition du groupe eut lieu à Rennes. Y figurait à l'époque Georges Folmer (1895-1977), lequel Folmer, grand nom de l'abstraction géométrique, eut droit à une grande exposition de 160 de ses œuvres dans ce même musée des Beaux Arts, tout récemment, en 2010.

Un tournant en 2012

Également professeur à Rennes, Adalberto Mecarelli. Cet artiste qui enseigne ici pendant vingt ans à l'École des Beaux arts est un maître de la lumière : il projette des éclairages et sculpte les formes avec ses rais. Son travail sera montré prochainement au musée. Autre projet, mais

celui-ci pour 2013, une exposition sur le groupe GRAV (Groupe de Recherche d'Art Visuel) créé dans les années soixante et où s'illustre depuis le début le Choletais François Morellet, dont les œuvres sont très présentes à Rennes.

D'ici là, le musée aura pris une part active à la Biennale de Rennes 2012 (voir article p. 70) en accueillant des œuvres dans son patio. Cette année 2012 devrait représenter un tournant pour la vieille institution rennaise. Francis Ribemont, le directeur, est parti en retraite. Laurence Imbernon assure l'interim en attendant le recrutement d'un nouveau conservateur en chef. Cette nouvelle donne permettra peut-être à l'art contemporain de trouver un nouveau souffle.

« Dans un espace hélas un peu contraint. »

Lendroit Éditions, là où s'imprime l'artiste

RÉSUMÉ > *Lendroit Éditions est une structure originale. Créée par Mathieu Renard, elle se voue à publier des œuvres d'artistes sous forme imprimée. « In print we trust », son slogan en dit long.*



TEXTE > **GEORGES GUITTON**

Lendroit est un drôle de lieu. Derrière la gare, dans un pâté du quartier Quineleu voué à démolition, une ancienne pharmacie à l'angle de la rue propose une médecine du regard. On peut y déguster des livres d'artistes et des posters comme en ce moment ceux du photographe Laurent Grivet. Ces affiches on les appelle des BOP comme Big Offset Poster.

Mathieu Renard, âme de l'endroit, artiste et ancien de la revue *L'œil électrique*, explique l'affaire : « Nous sommes à la fois un lieu d'exposition, de production et vente. Il y a dix ans, alors que je connaissais assez bien le milieu de l'édition d'art contemporain, j'avais constaté qu'il n'existait pas de lieu spécialisé pour que les artistes puissent montrer leur travail éditorial ».

Au départ, Lendroit vendait aussi des livres. Mais a renoncé car pour cette activité Internet suffit. Reste l'édition. Mais, précision : « Nous ne faisons pas de beaux-livres. Nous sommes dans la production d'œuvre d'artistes sous forme imprimée ». Badges, brochures, posters pliés, flip-books... Lendroit ne fait pas de la bibliophilie, « mais des productions à coût réduit. »

Cela veut dire des objets vendus entre 2 euros pour les moins chers et 100 euros pour trois des titres de la collection. En huit ans d'existence, la maison a ainsi sorti 60 références. Diffusion : entre 300 et 1000 exemplaires,

Pas des « beaux livres »
mais des « œuvres
d'artistes sous forme
imprimée ».

Mathieu Renard dans le local de la rue Quineleu





« Nous répondons à notre manière à la question de la commercialisation de l'art. »

surtout via le Net. Un des derniers « best-sellers » est l'affiche « Paris Rangé » d'Armelle Caron (80 euros).

« Notre ligne éditoriale, explique Mathieu Renard est d'offrir un panorama de l'art d'aujourd'hui, plutôt non figuratif et conceptuel. C'est un travail en commun que nous réalisons avec l'artiste. Nous privilégions l'expérimentation, avec toujours le souci de faire quelque chose qui ne ressemble à rien de déjà vu. »

Lendroit, association loi de 1901, subventionnée par la Ville, la Région et la Drac, s'est aujourd'hui fait un nom dans l'édition de l'art contemporain. Mathieu Renard est souvent sollicité pour des interventions à l'extérieur. Les propositions de publication ne manquent pas. Pour autant, on ne roule pas sur l'or. « Comment faire vivre des artistes dont 90 % sont au RMI. En ce sens, notre lieu est en lui-même un projet artistique. Nous répondons à notre manière à la question de la commercialisation de l'art. »

Qu'importe si la personne n'est pas connue, indique l'animateur de Lendroit, « pour nous; c'est l'œuvre qui compte et le travail que l'on peut accomplir ensemble ». Il y a un souci presque artisanal dans la démarche de Lendroit (2,5 salariés). Tout comme le travail avec l'artiste, l'impression souvent due aux Compagnons du Sagittaire, fait l'objet d'un suivi attentif.

Des coproductions locales

Désormais référence dans le pays, Lendroit occupe aussi une place de choix dans le réseau local. « Nous coproduisons avec quasiment toute les structures rennaises », se réjouit Mathieu Renard. Carré d'Art, Criée, 40cube, Frac... Le passage des artistes par la case Lendroit éditions est presque incontournable.

Seul bémol pour cette structure vraiment originale, « nous souffrons d'un manque de visibilité ». Lendroit aimerait qu'un public plus nombreux pousse la porte de la rue Quineleu pour feuilleter en toute liberté ses d'objets en papier. Il y avait bien le rêve de déménager non loin de là, dans l'espace contemporain de la Brasserie Saint-Hélier. Mais cette histoire-là n'est pas encore écrite.

Lendroit éditions, 23, rue Quineleu, 35000 Rennes
www.lendroit.org

Oniris, centre névralgique pour les artistes contemporains

RÉSUMÉ > *Tout le monde vous le dira. C'est là que les choses se passent. Pour qui s'intéresse à l'art, impossible de manquer la galerie Oniris. Elle est le cœur du contemporain à Rennes. Son rayonnement est incontestable. Son effet d'entraînement indéniable. Sa réputation nationale.*



TEXTE > **GEORGES GUITTON**

Rue d'Antrain, la nuit tombe. En face du cinéma l'Arvor, on pousse la porte. Les murs blancs vibrent de lumière. Grands tableaux aux teintes vives. Calligraphies géantes s'y lovant en larges rubans de couleurs primaires. Au sol, des lames de métal courbé répondent en sculpture à ces toiles aux lignes franches. Ce sont les derniers travaux d'Alain Clément, un habitué de la galerie. En ce mois de novembre 2011, c'est la huitième fois qu'il expose en ces lieux. Oniris est affaire de fidélité.

Ce que me confirme Yvonne Paumelle, la maîtresse des lieux. Un acheteur venu de Vannes a fait une pause sur le chemin de Paris. Il vient d'acquérir dans cette boutique mythique une œuvre sur laquelle « il vient de flasher ». Il est parti. Yvonne Paumelle respire bon sens et solidité. À l'observer, on se demande où se cache en elle le grain de folie qui l'a fait franchir le pas il y a juste un quart de siècle. Car il fallait une audace un peu folle pour ouvrir à l'époque un commerce de tableaux contemporains dans la bonne ville de Rennes.

« Vous savez, j'ai eu trois métiers, raconte-t-elle. Ma première vie fut d'être pendant dix ans directrice d'un établissement d'enseignement ménager. Ensuite, tandis

Yvonne Paumelle dans la galerie Oniris devant les œuvres d'Alain Clément, exposées en novembre 2011



Il fallait une audace un peu folle pour ouvrir à l'époque





que j'élevais mes quatre enfants, j'ai travaillé dans la littérature enfantine ». C'est alors que la mère de famille se lie d'amitié avec l'institutrice de l'un de ses enfants : « Elle m'a tout appris en art contemporain, elle m'a fait rencontrer des gens. » Yvonne se sent une vocation. Plutôt que de se complaire dans les regrets, du genre : « Ah si je n'étais pas née dans une famille paysanne du Morbihan, j'aurais étudié les arts plastiques plutôt que les arts ménagers », Mme Paumelle se lance dans une troisième vie. Et ouvre tout de go, une galerie rue d'Antrain. Nous sommes en 1986.

Une vingtaine d'artistes fidèles

D'emblée, Oniris frappe un grand coup. La galerie démarre avec François Morellet. Un nom de l'art contemporain dont la réputation n'a fait que croître depuis. Les Rennais n'en reviennent pas. C'est le début d'une aventure car Morellet amène ses amis. Le palmarès d'Oniris s'étoffe et devient, à l'Ouest, l'un des plus prestigieux. Une vraie famille d'habitues. Une vingtaine d'artistes que la galerie « représente ». Quelques noms : Geneviève Asse, François Dilasser, Claude Viallat, Jean-Pierre Pincemin, Véra Molnar, Christian Bonnefoi, Norman Dilworth, François Perrodin, Dimitri Orlac... Et n'oublions pas Aurélie Nemours, jadis. Pour en arriver là, il a fallu dix ans à Yvonne Paumelle, car le métier est dur.

Comment fait-elle ? « Je ne connais qu'un seul critère, indique la galeriste. À la base, il faut que j'aime ». C'est à partir de là qu'elle prend. Et qu'elle vend. D'évidence, son goût la porte vers le non-figuratif avec un appétit affirmé pour l'abstrait, la couleur, le minimalisme. Autre trait, qui pourrait être aussi la clef de tout succès : la relation humaine. « La relation avec l'artiste, la rencontre, c'est vraiment ce qui m'intéresse. » La récompense en est la fidélité. Troisième leçon : l'affaire doit se jouer sur place mais aussi en dehors de Rennes : « C'est pourquoi, je suis présente dans les foires internationales : à la Fiac depuis huit ans, à Art Paris, Art Elysées, Art Bruxelles, etc., car ici le marché serait trop étroit. »

Mais alors, pourquoi rester à Rennes ? La réponse fuse : « Parce que j'adore Rennes. Je n'aimerais pas vivre à Paris. C'est à Rennes que j'ai envie d'être ». Et puis un réseau d'affinités s'est créé ici au fil des cinq ou six expositions organisées chaque année. Les nombreux étudiants en art ne cessent de pousser la porte d'Oniris. Des sta-

giaires viennent travailler ici, jusqu'à 4 ou 5 par an. Le lien avec la fac, le Frac, la Criée est permanent et fécond. Tout le monde y trouve son compte. Parfois la Ville achète une œuvre ou accueille des grands artistes de la galerie. Laquelle joue un rôle de déclencheur, par exemple pour introduire Morellet ou, jadis, Aurélie Nemours, dans les autres lieux de la cité.

Un rôle formateur

Reste peut-être le plus important. Bien qu'entreprise privée, évidemment à but lucratif, Oniris n'est pas seulement fréquenté par les professions libérales aisées. Depuis toujours, la galerie s'est assignée une fonction de formateur. Elle affine le regard des futurs collectionneurs, mais aussi des enfants et des jeunes : « Nous accueillons des écoles maternelles. Au préalable, nous préparons leur visite avec les enseignants ». La réalité de l'art contemporain s'infuse dans le public. La galerie Oniris a un rôle fondateur pour ce qui est l'accès à l'art d'un nouveau public. On dit que Bruno Caron, le patron d'Art Norac, mécène de la Biennale, a fait son « apprentissage » de collectionneur auprès d'Yvonne Paumelle.

La nuit est tombée. Une jeune femme flanquée d'une ribambelle de gamins aux grands yeux, entre dans la galerie. Elle a pris rendez-vous. Pour faire découvrir aux enfants les splendeurs exposées. L'un d'eux s'apprête à caresser l'appétissante couleur d'une toile d'Alain Clément. Doucement, Yvonne Paumelle l'invite à « toucher avec les yeux... » Et sans doute avec le cœur.

Oniris – Yvonne Paumelle, 38, rue d'Antrain à Rennes. 02 99 36 46 06. www.galerie-oniris.fr - Ouverture du mardi au samedi de 14 h à 18 h 30. Jusqu'au 31 janvier, exposition de petits formats et œuvres sur papier des artistes de la galerie.

La galerie Oniris a un rôle fondateur pour l'accès à l'art d'un nouveau public

Thierry Nectoux

À notre demande, Thierry Nectoux a réalisé en août 2011 un travail sur les œuvres d'art de la commande publique à Rennes. Voici donc quelques œuvres visibles à Rennes, version « souterrain ». En effet, l'intervention dans les parkings de la Ville est devenue un point fort de la commande publique rennaise.

Thierry Nectoux est photographe indépendant depuis 1982. Après une formation de photographie à l'École Louis Lumière puis au sein du laboratoire professionnel Publomod'Photo, il s'est lancé avec passion dans le photojournalisme avec une prédilection pour le noir et blanc. Avec d'autres auteurs, il appartient à la coopérative Chambre noire (www.chambrenoire.com). Il enseigne à l'école SPEOS et fut pendant trois ans photographe à la Cinémathèque française. Engagé dans le social et dans les mouvements sociaux, Thierry Nectoux est aussi un insatiable voyageur, surtout en Amérique latine. Il a participé à de nombreuses expositions. En février 2011, il exposait au Carré d'art à Chartres-de-Bretagne un travail sur le Mexique dans le cadre du festival de cinéma Travelling Mexico. Thierry Nectoux est aussi l'auteur de livres, notamment : *Bernard Lavilliers – Escales, voyages, destin d'un chanteur de passage*, préface de Juliette Gréco (Flammarion) et *18^e : journal de campagne*, préface de Lionel Jospin (CDRII).





Question de niveaux/niveau de lectures par Philippe Cazal dans le parking de la place Hoche (1996).



Sans titre par Goettfried Honegger dans le parking Sud de la gare (1992).



Sans titre par Laurent Saksik dans le parking des Lices (2001)



Goettfried Honegger dans le parking Sud de la gare (1992)



La statue du maire Jean Leperdit par Emmanuel Dolivet (1854)
détruite et recréée, place du Champ-Jacquet (1994).

crêperie LA HARVE